

Les oeufs de Pâques. 1 / par
Roger de Beauvoir

Beauvoir, Roger de (1809-1866). Auteur du texte. Les oeufs de Pâques. 1 / par Roger de Beauvoir. 1856.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES OEUFS DE PAQUES

Ouvrages de Xavier de Montépin.

Les Filles de Plâtre	7 vol.
L'Idiot.	5 vol.
Perle (la) du Palais-Royal.	3 vol.
Les Valets de Cœur.	5 vol.
Sœur Suzanne	4 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin	5 vol.
Geneviève Gaillot.	2 vol.
Les Chevaliers du lansquenet.	10 vol.
Pivoine.	2 vol.
Mignonne	3 vol.
Les Amours d'un Fou (épuisé).	4 vol.
Les Viveurs de Paris	13 vol.
Brelan de Dames.	4 vol.
Le Loup Noir	2 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Confessions d'un Bohème	5 vol.
Vicomte (le) Raphaël	5 vol.
Les Oiseaux de nuit.	5 vol.

Ouvrages de G. de la Landelle.

Les deux Routes de la Vie	4 vol.
L'Eau et le Feu.	2 vol.
L'Honneur de la Famille.	2 vol.
Le Château de Noirac.	2 vol.
Les Princes d'Ebène.	5 vol.
Falkar-le-Rouge.	5 vol.
Une Haine à bord.	2 vol.
Le Morne aux Serpents.	2 vol.
Les Iles de Glace.	4 vol.
La Gorgonne	6 vol.

LES ŒUFS

DE PAQUES

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

4

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

1856

CHAPITRE I.

La Taverne.



La Taverne.

Onze heures du soir venaient de sonner aux églises de Pétersbourg; un bruit de grelots, de roues et de voix confuses remplissait encore la rue la plus fréquentée de la ville, la Perspective-Newski, dont l'illumination formait une véritable allée de feu; les fenêtres

des maisons et des palais, laissaient échapper des gerbes inusitées de lumières, la foule débordait sur les quais et sur les places, promenant ici, derrière elle, une large traînée d'ombre, ailleurs éclairée par la flamme brusque de fascines allumées pour cette nuit seulement, devant les chapelles et les images, quand un *drowski*, attelé de quatre chevaux, s'arrêta à la porte d'une taverne de maigre apparence située auprès de l'Amirauté.

L'attelage de cette voiture se ressentait, à la première inspection, des fatigues d'une longue route; les chevaux étaient blancs d'écume, les harnais à demi rompus et l'*armiak* (1) du cocher, déchirée en vingt endroits; en un

(1). Robe longue.

mot, il était facile de voir qu'il était temps pour les maîtres de ce léger véhicule qu'ils s'arrêtassent à la taverne de Saint-Nicolas, ne fût-ce que pour s'y reposer, eux et leurs montures, une bonne partie de la nuit, quittes à continuer après, leur voyage au delà de Pétersbourg.

Les deux hommes qui sautèrent à bas du *drowski* entrèrent dans la taverne, en donnant à peine un coup d'œil indifférent à la multitude ; ils s'accoudèrent bientôt dans un angle de la salle commune, à une petite table de chêne, pendant que l'aubergiste versait la rasade ordinaire à l'automédon encore assis sur son siège.

Quand il en descendit — et ce ne fut pas

sans peine — maître Isaac Klinn, propriétaire de la taverne de Saint-Nicolas, l'auberge de la poste, put voir à la clarté de sa lanterne un petit vieillard couvert de fourrures, dont les yeux de chat se fixaient sur les siens avec une défiance assez prononcée. Cet examen furtif dura peu, car maître Isaac l'ayant reconnu, appela le personnage par son nom. Tous deux se tendirent alors la main cordialement, et tout en se dirigeant vers l'écurie avec les chevaux, ils entamèrent bientôt une conversation amicale. Isaac voyant le petit vieillard fatigué, se chargea lui-même du soin d'étriller ses coursiers, tout en laissant échapper quelques signes d'étonnement.

— Vos maîtres sont-ils fous, cher Grégoire, s'écria-t-il, ou bien pensent-ils donc qu'un

drowski soit une voiture capable de résister aux mauvais chemins ? Vous n'avez pas même de postillon, à ce que je vois, comment cela se fait-il ?

— Une raison bien simple, répondit Grégoire, en secouant la poussière qui couvrait sa robe d'un gris chamois, le pauvre diable a été tué à Ishora, le dernier relai... Ah ! c'est avoir du malheur !

— Vous alliez donc le vent, bonté du ciel, pour qu'Ivan, notre meilleur, notre plus adroit *faleiter* (1) ait ainsi donné du nez dans les neiges... à la veille de Pâques... le dernier jour du Carême ! Pauvre Ivan ! il

(1) Postillon. Enfant qui sert de cocher.

ne manquait jamais celui-là d'acheter ses œufs chez nous ! vous savez, Grégoire, ces magnifiques œufs rouges que ma fille Irma présente toujours aux voyageurs... La pauvre petite, elle va être bien chagrine !

— Mon jeune maître a payé Ivan cinq cents roubles, reprit Grégoire en relevant le front d'un air fier, et de plus, il a donné au père d'Ivan une bague qui vaut le double... Ce n'est pas notre faute si les chemins sont durs ! Tout de même, c'est triste... Oh ! oui, c'est bien triste, continua le vieillard, et bien que je ne croie pas aux présages...

Les cinq cents roubles et la bague donnée avaient fait, il faut le croire, une impression

subite sur l'esprit de l'aubergiste, car il se hâta de quitter Grégoire, en lui disant :

— Attendez-moi, je suis à vous dans la minute ; je gage que ces messieurs s'impatientent !

Et il courut d'un trait jusqu'à la salle où les deux voyageurs s'étaient attablés.

Ceux qui ont pu voir quelques dessins du peintre Burloff, chaudement relevés par un trait de bistre, et représentant des intérieurs de *cabak* russes, pourraient seuls se faire une idée de la salle dans laquelle entra maître Isaac. Une foule bruyante l'emplissait déjà, et une odeur âcre l'annonçait surtout au loin. L'assemblée se composait de paysans bien

plus que de citadins : les pelisses de simple cuir y dominaient. Le costume de ces hommes n'en était pas moins original et pittoresque, et leur sayon rouge ou bleu, serré autour des reins avec la ceinture traditionnelle, leurs cheveux longs des côtés et coupés ras sur la nuque, leurs épaules d'athlètes et leur regard singulier en eussent fait certainement des hommes à part pour un voyageur venu de France ; mais le digne maître de l'auberge de Saint-Nicolas ne s'arrêta guère à contempler ce troupeau connu, et il s'en fut droit aux deux hôtes nouveaux que le ciel lui envoyait.

Au milieu de la fumée qui obscurcissait ce bouge, décoré du nom d'auberge, Isaac put voir alors deux personnages de taille à peu

près égale ; tous deux avaient la barbe élégamment taillée et peignée, tous deux portaient un cafetan cramoisi serré par une ceinture de soie verte.

Le plus âgé n'avait guère plus de trente ans ; sa longue robe persane, échancrée au cou, laissait entrevoir sa peau d'une couleur légèrement ambrée ; de longs cheveux noirs encadraient merveilleusement l'ovale de son visage. L'expression de son visage était à la fois dédaigneuse et téméraire, sa taille souple et mince annonçait un homme rompu de bonne heure aux exercices du corps. Il avait déployé un jeu de cartes et il les mêlait avec négligence, en jetant de temps à autre un coup d'œil à son compagnon.

Celui-ci s'était levé et suivait des yeux avec

une étrange attention, à travers les vitres d'une fenêtre basse de l'auberge, la réverbération produite sur le ciel par les feux allumés sur plusieurs places de la ville. Ici de grandes plaques aussi rouges que du sang, plus loin des espaces peuplés de naere et d'opale : il semblait que le ciel du Nord reflétât celui des Tropiques. Légère et vaporeuse comme un songe, la fumée de ces incendies joyeux divisait ses minces flocons dans la nuit, les arrêtant cette fois sur les aiguilles des temples, des tours, des clochers dont elle frôlait les dorures ; d'autres fois, impétueusement refoulée au fond du tableau par le souffle d'un vent fougueux. Les conversations éparses autour de lui, la diversité des idiomes et des costumes, ne pouvaient arracher le voyageur à cette morne contemplation.

Le visage de ce rêveur singulier inspirait, au premier abord, un trouble indéfinissable ; un feu sombre, ardent couvait sous cette prunelle bordée de cils aussi noirs que l'aile d'un corbeau, et qu'une larme émaillait, en ce moment même, comme une perle suspendue. Sa jeunesse — et il ne comptait guère plus de vingt-cinq ans — s'était effeuillée de bonne heure autour de lui, rien qu'à voir la teinte pâle et malade de ses joues, les rides précoces de son front et le tremblement fébrile qui l'agitait. Sa physionomie, remarquablement belle et accentuée, joignait à la pureté des lignes quelque chose de solennel et de douloureux ; elle semblait devoir passer tour à tour, avec une égale facilité, par les larmes ou la colère. Ce qui déconcertait particulièrement chez ce jeune homme, c'était l'incerti-

tude de son regard : il eût pu le faire croire sujet à l'exaltation et à la folie. En se résignant à l'aborder, maître Isaac en eût peur.

— Tu ne crois donc pas à la magie, cher André, s'écria en ce moment son compagnon, en interrompant le jeu de cartes ouvert devant lui. Un jeu superbe, cependant ! Tiens, je gage que tout va me sourire à moi, dès mon arrivée à Pétersbourg !

André haussa les épaules, tout en regardant maître Isaac s'avancant vers lui.

— Que me voulez-vous ? que demandez-vous ? dit-il à l'hôtelier d'un air mécontent. Je n'aime pas les questionneurs, sachez-le.

— Laisse-donc, reprit son compagnon, en apercevant maître Isaac; voilà, mon cher André, la plus drôlatique figure!.. Regarde, il ressemble à ce roi de trèfle que je tiens là! Quoique Portugais, ma foi, je ne suis pas fier, et je gage que ce digne homme qui vient à nous son bonnet en main, nous en apprendra plus sur l'état actuel de la cour que ton docteur Almann...

André n'écoutait pas; il regardait un portrait suspendu à la muraille de cette salle, et dont l'atmosphère épaisse du lieu avait rembruni les teintes. C'était celui de la reine Catherine II. Les mouches et la suie l'avaient tellement défiguré, qu'il était presque impossible de retrouver les traits de la jeune et belle Sophie d'Anhalt, dans cette peinture qui

pouvait dater au plus de sa première apparition à la cour d'Élisabeth. L'épouse de Pierre III y était représentée en costume militaire, et tenant de sa main blanche l'épée de commandement ; on eût dit vraiment d'un colonel parcourant les rangs de ses gardes avec leur propre uniforme. Une humeur folâtre, capricieuse, se lisait sur ce jeune front, exempt encore de soucis, de crimes, de remords ; la bouche souriait ; et les yeux laissaient percer une flamme magnétique. Évidemment, ce portrait avait dû être tracé par quelque peintre qui se souvenait peut-être de l'enfance de Catherine, passée à Stettin, dans la Poméranie prussienne, tant il y avait d'élégance et de fraîcheur natives dans cette physionomie d'une rare beauté, tant l'impératrice pouvait alors passer, à bon droit, pour une simple fille de

son empire. Aucune ride ne plissait son front, aucune tempête ne soulevait sa poitrine. Irma elle-même, Irma, la douce fille de maître Isaac, eût pu la nommer sa sœur.

Le jeune homme arrêté devant ce portrait lui faisait cependant subir, depuis quelques secondes, un examen réfléchi...

Son regard n'avait pas eu grand'peine à soulever la couche obscure de poussière et de fumée qui couvrait la toile; il l'examinait avec une étrange avidité...

Pendant ce temps, son compagnon avait serré dans son cafetan son jeu de cartes, et il s'apprêtait à donner audience à l'aubergiste.

La surprise de maître Isaac fut grande, quand

cet inconnu l'invita lui-même à souper d'un air sérieux. Il recula d'un pas, et se tâta un instant pour voir s'il n'était pas endormi, tant cette proposition lui faisait l'effet d'un rêve. Mais notre Portugais n'était pas homme à le laisser longtemps en suspens ; aussi le décida-t-il en faisant sonner devant lui une bourse d'une rotondité convenable. Restait, pour maître Isaac, la question de ne pas mécontenter ses hôtes ordinaires, en s'asseyant ainsi de prime-abord à la table d'un homme qui ressemblait fort à un seigneur ; aussi ne manqua-t-il pas de bonnes raisons pour engager le Portugais à passer dans une salle contiguë. Mais don Mello d'Aquilar, c'était le nom de l'étranger, lui fit observer qu'il était en tout, dans ce voyage, subordonné à l'humeur de son ami ; et, lui indiquant du doigt le comte

André Stefanoff, son compagnon, qui ne quittait pas des yeux la toile en question, il le pria d'aller l'avertir que le souper l'attendait. Il ajouta que si le docteur Almann, que maître Isaac connaissait sans doute, venait cette nuit les demander, on eût soin de lui indiquer leur table. Cela dit, il suivit des yeux maître Isaac, qu'une pareille mission, si simple qu'elle fût, embarrassait alors au dernier point. Le ton brusque et impérieux du comte André Stefanoff avait même interdit tellement le pauvre aubergiste, qu'il crut devoir recourir, cette seconde fois, à un plus heureux intermédiaire. En conséquence, il tinta près du comptoir une légère sonnette de cuivre, et à ce signal une jeune fille de seize ans, Irma, la fille bien-aimée de maître Isaac, se présenta timidement à l'une des portes de la salle.

— La jolie enfant ! s'écria don Mello, du plus loin qu'il l'entrevit. Comment pareille fleur peut-elle avoir poussé dans les jointures de cette misérable auberge ? Son air un peu sauvage me plaît infiniment plus que celui des paysannes de Quelus ou de Mafra, et, pour la beauté, elle vaut ma foi nos Portugaises !

En achevant ce madrigal, qui eût flatté en toute autre occasion l'orgueil de maître Isaac, don Mello prit son lorgnon, et considéra de plus près la belle fille de son hôte.

Pour être éclosé sous le froid climat du Nord, la beauté d'Irma n'en était que plus se-reine et plus limpide ; tout était grâce et souplesse dans ses mouvements. Elle était vêtue du costume national des filles russes, et por-

tait au bras un léger panier de joncs rempli de ces œufs que tout habitant de Pétersbourg se fait un devoir d'acheter la veille de Pâques; d'après l'ancienne coutume. Don Mello admirait encore son profil grec et le charme de ses grands yeux bleus veloutés quand, sur un signe de maître Isaac, elle s'approcha d'André.

Le jeune comte ne put réprimer un sourire d'admiration à la vue de la jolie fille; il tira de sa poche une bourse fermée par un gros nœud de turquoises, et il l'offrit alors à Irma.

— Voilà plus qu'il n'en faut, monseigneur, pour payer les œufs de Pâques à tout ce monde, répondit-elle en rougissant. *Que le Christ ressuscité soit avec vous!*

Cette formule biblique, en usage dans le temps des fêtes pascuales, produisit sur don Mello un naïf étonnement.

— Monsieur est étranger, je le vois bien, reprit maître Isaac, en disposant sur la table le souper qui se composait de quelques poissons et de biscuits ; en ce cas, je suis flatté de pouvoir le mettre au courant de nos coutumes.

La veille du saint jour de Pâques est chez nous le signal d'une joie universelle. Notre fête des Pommes (1) n'est rien près de celle-là, et c'est un cabaretier qui vous le dit. Dans la solennité

de ce temps-ci, voyez-vous, tout le monde a le privilège, pour quelques heures seulement, de

(1) Cette fête a lieu le 6 août. Les Russes du bas peuple s'y livrent à de tels excès, que parfois leur intempérance leur coûte la vie.

marcher d'égal à égal. C'est beau, c'est magnifique, dans un pays de castes comme celui-ci ! Avec cet œuf que vous tenez là — et maître Isaac prit un des œufs du panier de sa fille — tout Russe, quelque soit son rang, quelles que soient la longueur, la rudesse et la largeur de sa barbe, a le droit d'embrasser la femme qu'il rencontre, si charmante qu'elle puisse être...

— Pas possible, dit don Mello, avec un naïf étonnement.

— Et tel est l'empire de l'usage, continua maître Isaac, en souriant de la surprise de l'étranger, que pendant ces fêtes l'impératrice elle-même ne pourrait exempter ses joues

de ce tribut si on la rencontrait dans les rues de Pétersbourg !

— L'impératrice !

— Oui, l'impératrice, notre *bonne mère* ! (1)

Ah ! dam, elle n'est plus si jeune et si belle que dans ce portrait, poursuivit maître Isaac, en baissant la voix ; mais elle est encore bien belle ! C'est elle, mon noble seigneur, qui m'a donné dans le temps cette peinture ; oui, pour certain service que je lui ai rendu autrefois... Mais je bavarde ici, au lieu de rejoindre mon vieil ami Grégoire, votre majordome ou votre cocher, qui s'impatiente... Il faut aussi, puisque vous m'invitez vous-même de si bonne

(1) Ce nom fut conservé sa vie durant à Catherine, comme à Elisabeth, celui de *Clémentine*.

grâce , que je vous fasse goûter de mon meilleur vin ; il adoucira peut-être l'humeur noire de votre compagnon... Je vous laisse avec ma fille ; priez-la de vous chanter , en attendant , une de ces chansons slaves qu'elle dit si bien...

Et maître Isaac disparut, laissant don Mello devenu pensif. Depuis quelques secondes, le jeune Portugais ne l'écoutait plus ; il réfléchissait , et regardait à son tour le portrait de Catherine...

Que se passait-il alors dans le cœur de don Mello ? Nul excepté lui n'eût pu le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est que sa main , par un mouvement distrait, chercha bientôt le panier d'œufs de la jolie fille de maître Isaac.

— Irma rougit, et présenta elle-même au Portugais un œuf qu'elle choisit dans sa corbeille.

— Ah ! je vous y prends, s'écria don Mello, s'arrachant à sa rêverie par un geste aussi rapide que l'éclair ; je tiens votre œuf, la belle, et je vous embrasse ; c'est dit !

Irma se défendit mal, et présenta à don Mello une joue aussi fraîche et aussi veloutée qu'une pêche des jardins de Péterhoff.

— C'est une admirable invention que celle-ci, reprit le Portugais ; qu'on dise après cela que ces Russes n'ont point d'esprit ! Quand je reviendrai à Lisbonne, vous m'aidez à mettre cela à la mode, n'est-ce pas, mon cher

André ? Bon ! ne voilà-t-il pas que vous froncez encore le sourcil ? C'est cependant un jeu de votre patrie, et un jeu fort innocent !.. En Portugal, nous n'avons que des oranges, et pour peu que la mode leur donne le même pouvoir...

— Silence, don Mello, dit à voix basse André Stefanoff ; nous ne sommes pas ici dans mon *datscha* (1), auprès de Moscou. Vous ne voyez donc pas que cette taverne est pavée d'espions de la chancellerie ?

— Eh bien !

— Eh bien ! vous avez tort d'attirer sur vous l'attention. Qu'était-il besoin d'inviter

(1) Villa ou château.

cet imbécile d'aubergiste ? N'est-ce point assez d'avoir embrassé sa fille , comme eût fait un marquis de comédie ? Dans ce pays-ci, don Mello, la liberté de dire et d'agir est aussi rare que le soleil. Veillez , je vous en conjure, à votre langue, si ce n'est pour vous, du moins pour moi. Le docteur Almann ne peut tarder à venir ; c'est lui , non pas moi, qui ai choisi ce lieu de rendez-vous... Ne trouvez-vous pas qu'il y règne une odeur de crime et de sang ? Sous le sayon de ces hommes vendus à un favori pour quelques roubles , se cache souvent le poignard. Ne paraissez pas gai devant eux , don Mello ; devant Catherine , nul ne l'est impunément. Et tenez ! ajouta André, en indiquant du doigt à son ami un groupe de gens du peuple qui s'était formé silencieusement à l'extrémité de la taverne de maître Isaac , —

rien qu'à voir ces figures à longues barbes, graves et immobiles, je suis sûr d'avance que la potence et le knout préoccupent plus ces malheureux que les apprêts des réjouissances nouvelles. Chaque jour voit ici se former une conspiration que déjoue l'adresse ou le bonheur de Catherine. Et qui sait si cette nuit...

André s'arrêta, et passa la main sur son front, en interrogeant du regard l'horloge de maître Isaac.

— Etes-vous fou, mon cher? reprit don Mello avec humeur. Voyez donc ces feux de joie! Voudriez-vous, d'aventure, me gâter le plaisir que je me promets de l'une de vos fêtes nationales? De compte fait, voilà trois grands

mois que vous me tenez, sur parole, près de Moscou ; il est vrai que votre château vaut, en fait de magnificence celui d'un pacha d'Egypte ! Grand jeu, collations, musique, chevaux de luxe, traîneaux, chasses fabuleuses, oh ! rien n'a manqué, je l'avoue, à ma solitude. Mais enfin, j'arrivais pour visiter la Russie, et je trouve que vous ne m'en montrez qu'un coin. Le Kremlin seul vaut une cité, c'est possible ; j'aimerais son trésor ; mais l'impératrice n'est pas venue une seule fois le visiter. Il y a plus, pendant que vous me laissiez me divertir de mon mieux avec les roués de votre pays, que je faconnais aux belles manières, j'ai remarqué fort bien votre antipathie pour nos plaisirs ; vous viviez comme un pope, et vous tenant aussi claquemuré dans vos appartements qu'un homme qui a fait un vœu. Tout d'un

coup, il vous prend fantaisie d'assembler, l'autre semaine, vos mûgics; vous les renvoyez, vous affranchissez bon nombre de vos serfs, ce qui, par parenthèse, est un beau trait de folie; puis, sans me dire pourquoi, vous m'entraînez ici avec la rapidité de la foudre, et vous voulez que parce que je tombe sur un temps joyeux de fêtes, je demeure grave et renfrogné comme un ours! Mon cher comte, à votre aise; mais apprenez qu'il n'en sera rien. Je veux aller, cette nuit, me mêler aux groupes nocturnes de vos coureurs d'aventures; j'ai embrassé tout à l'heure la fille de maître Isaac, attendez, j'en embrasserai bien d'autres! Ah! vous êtes misanthrope, et vous prétendez me faire la loi! A mon tour, je prétends vous tirer de la somnolence et de la torpeur où vous vivez. Je ne vous quitterai pas de

cette nuit, nous irons partout, vous rirez, vous embrasserez comme moi les jolies filles ! Vous n'êtes pas malade, bien que vous attendiez ici le docteur Almann ; ce sera, d'après lui-même, un excellent exercice à prendre. Fi de la tristesse ! elle est bonne pour les gueux. Vous êtes jeune, riche ; je vous ai perdu de vue, il est vrai, depuis notre première enfance à tous deux, passée non loin de Lisbonne, mais je ne puis croire qu'aucun chagrin sérieux...

— Assez, assez, don Mello, interrompit André Stefanoff, dont le visage devint tout à coup d'une pâleur égale à celle d'un suaire ; c'est bien, voilà qui est convenu : j'irai cette nuit avec vous, et où vous voudrez.

— Vous me dites cela du ton d'un homme

qui irait se noyer dans la Newa, reprit don Mello.

André s'assit brusquement, Isaac se tint debout respectueusement à ses côtés, la serviette en main, après avoir placé deux flacons de vin devant lui.

En ce moment, un messager couvert d'un ample manteau perça la foule, et se pencha mystérieusement à l'oreille d'André Stéfanoff.

— C'est bien, reprit celui-ci, en se hâtant d'ouvrir la lettre que cet homme lui apportait.

Après l'avoir parcourue, le comte laissa tomber sur don Mello un regard où perçait une joie sombre.

— Le docteur Almann, dit-il en portugais à don Mello, ne peut venir, mais ce billet me suffit.

Il tendit lui-même son verre à maître Isaac et le fit asseoir à ses côtés ; Isaac ne voyait plus les objets, il se croyait possesseur de cent paysans.

— Ainsi, reprit le comte André Stefanoff, en vidant son verre, tout est tranquille à Pétersbourg, maître Isaac ? Comment se porte la grande-duchesse ?

— Plus belle et plus aimée que jamais... comme l'impératrice... sa belle-mère... répondit le digne hôtelier.

Le comte réprima un tressaillement léger.

— Et le grand-duc Paul ?

— Le plus charmant cavalier de son royaume, aussi brave et aussi généreux que Rasoumowsky, son ami.

Cet homme qui m'interroge est peut-être un espion, ajouta à part lui maître Isaac, tenons-nous.

Mais André ne parla plus. Le souper achevé, don Mello, qui ne comprenait rien au brusque changement opéré par un simple billet sur son compagnon, lui en demanda la cause. Le comte sourit d'une façon qui glaça le sang de don Mello. Dans leur enfance commune, ces

deux natures avaient appris de bonne heure à se connaître. Don Mello avait tous les vices et toutes les qualités d'un homme sûr de lui : c'était un génie ambitieux et entreprenant. Il avait bondi à la seule idée d'entrevoir au milieu de cette nuit d'aventures, une femme à laquelle il n'avait pas même songé jusqu'alors, tant la distance qui les séparait lui semblait infranchissable. En voyant le comte André Stefanoff absorbé de nouveau dans la contemplation du portrait de Catherine, il en fut presque jaloux.

— Aurait-il donc les moyens de parler à l'impératrice? se demandait-il.

Minuit venait de sonner à l'horloge de maître Isaac.

Au dernier tintement de cette heure, répétée par les marteaux des églises, don Mello fit un mouvement.

— Eh bien ! reprit-il, en tirant le comte par la manche de sa robe, ne venez-vous point, André ?

— Ce n'est point encore l'heure de rencontrer ce que je cherche, répondit le comte d'une voix sourde.

— André, reprit don Mello, est-ce bien une femme que vous cherchez cette nuit ?

— C'est une femme, répondit André Stefanoff.

— Alors, c'est l'impératrice ! s'écria don Mello, l'œil étincelant de jalousie.

Il semblait qu'on lui eût déjà volé son rêve.

— Et qui vous a dit que je songeasse à l'impératrice ? demanda le comte froidement.

— Son portrait que vous regardez, — votre air, votre trouble... oh ! je ne me trompe pas !

— Vous ne vous êtes pas trompé, c'est vrai.

— Et peut-on savoir pourquoi vous voudriez rencontrer l'impératrice ?

— Ceci est mon secret, reprit André ; trouvez bon que je le garde.

— Et si je vous le demandais comme à un ami?... objecta don Mello, en passant au ton de la prière... me le diriez-vous, André?

— Je ne vous le dirais pas, répondit André Stefanoff avec un amer sourire. Vous ai-je défendu, à vous, don Mello, de chercher à rencontrer cette nuit l'impératrice?

— Non, mais vous savez sans doute, vous, comment la découvrir au milieu de ce tumulte?

— L'impératrice — puisque vous tenez à la reconnaître, don Mello, reprit André, après une pause, aura ce soir une robe de couleur verte, sa ceinture sera cramoisie et frangée d'un simple effilé de laine blanche... Elle aura un voile blanc.

— Qui vous a dit cela ?

— Ce billet d'Almann, lisez.

— Oh ! non, je vous crois, c'est inutile...

Mais, encore un coup, pourquoi ce visage farouche ? C'est une partie de plaisir que nous projetons, et je vous trouve les yeux égarés par la colère. Qu'avez-vous ? que voulez-vous ? Catherine est belle, elle est votre impératrice. Vous ne pouvez conspirer contre elle, André ; d'abord vous me l'auriez dit.

— Je ne conspire pas, répondit froidement le comte, car je suis seul. Mais l'heure va venir, adieu. — Il se dirigea vers le seuil de la taverne.

— Non pas, non pas; André, je ne vous quitterai pas de cette nuit, s'écria don Mello, en s'efforçant de le retenir. Grâce à vous, maintenant je reconnâtrai l'impératrice; — mais je n'ai pas, moi, d'idées contraires à son repos, et si je l'aborde, si je la rencontre...

— Eh bien ?

— Eh bien, advienne que pourra, je n'ai point de secrets pour vous, comte André, si je la rencontre je veux l'aimer !

— Moi la perdre ! murmura le comte en s'arrachant des bras de don Mello par un brusque effort.

— Et moi la sauver ! dit en s'éclipsant à

son tour de la taverne de maître Isaac, un troisième interlocuteur que ni le comte ni don Mello n'avaient eu si attentif à leurs dernières paroles.

Tous trois disparurent dans des directions différentes.

CHAPITRE II.

Trois baisers.



II

Trois baisers.

Une nuit de Venise, nuit bruyante et folle,
n'eut rien été près de celle-là...

Pétersbourg, touché par la baguette d'un
magicien inconnu, semblait vraiment sortir de
son triste et morne repos; un mouvement pro-

gressif et mystérieux, sorte de fluide magnétique et spontané, se répandait depuis une heure dans toutes les artères de la grande ville.

Ce fut d'abord comme une foule incessante et silencieuse, des silhouettes noires passant et repassant devant les édifices frappés par la lune, des paroles furtives et prononcées à voix basse, puis, au coup de minuit, la ville entière déborda comme une lave.

C'était à qui marcherait, tentant les chances du hasard, jeunes et vieux, nobles ou serfs, paysannes et grandes dames ; on eût dit d'un véritable carnaval du peintre Tiepolo, si le masque n'eût point été banni de temps immémorial d'une pareille fête, inventée, à coup

sur par le bon génie des femmes, et le démon des maris.

Rien n'aurait pu rendre le prestige de ce tableau, entouré du cadre de l'une de ces nuits polaires qui font, en Russie, l'étonnement et l'admiration du voyageur.

D'un côté, le fleuve, encaissé par le génie de Pierre le Grand, déroulant sa nappe imposante sous mille bandes lumineuses, et laissant pointer çà et là les flèches de la ville, comme une forêt de mâts ; de l'autre, un plan confus de toits, de clochers, de monuments, éclairés par la lueur resplendissante des feux de joie ou drapés d'ombres gigantesques ; les églises ouvertes, et répandant jusqu'au seuil la gerbe de leurs rayons, des chevaux caparaçonnés et

piaffant sur les dalles des places; des musiques vives, joyeuses, renvoyant aux quais leurs gammes-sonores; des tentes, des échoppes, rappelant celles des vendeurs de Naples; des reliques et des images suspendues à l'angle des places, ruisselantes de la pâle clarté des torches, tel était le spectacle que Rembrandt, le peintre, eut envié pour le transporter d'un seul coup sur une de ses toiles miraculeuses.

Accoudé contre une des portes de l'église de Kazan, André Stefanoff regardait lui-même ce singulier effet d'optique d'un œil ébloui...

Depuis plus de douze ans, le jeune comte n'avait pas revu la ville où se tenait Catherine, la ville de la cour, où il n'avait même posé le

qu'à de rares intervalles, et quand le docteur Almann, son précepteur, l'y conduisait. Sa première enfance s'était passée dans l'exil ; on l'avait d'abord envoyé dans le pays de sa mère, étudier dans un couvent près de Lisbonne : c'était là qu'il avait connu don Mello. A la mort de son père, on l'avait rappelé en Russie, et depuis ce temps son existence était devenue une énigme aux yeux de ses anciens amis de Pétersbourg. Un chagrin profond, inébranlable, le rongait. A la vue d'un soldat de la garde circassienne passant dans la rue, son cœur battait surtout avec une extrême violence ; à dix-neuf ans, il avait eu duel avec l'un d'eux. Sa religion s'était changée peu à peu en une sorte de fanatisme sauvage, l'image de la mort ne le quittait plus et devenait le texte de ses moindres entretiens.

En ce moment même, il venait de tirer de son cafetan un médaillon enrichi de pierreries, qu'il considérait avec une singulière ferveur.

C'était l'image de la Vierge à la joue sanglante, image vénérée depuis longtemps par le rit moscovite...

— Rassure-toi, semblait-il lui dire avec un regard où se peignaient à la fois le dévouement aveugle et l'enthousiasme insensé ; rassure-toi, je sais ce que j'ai promis !

Une larme tomba des yeux du jeune homme et roula sur la joue de la divine reine des anges... La foule s'était retirée peu à peu...

— Elle tarde bien, pensa-t-il, Almann m'aurait-il trompé?

Sa tête se pencha, et il étancha sur son front de larges gouttes de sueur.

— C'est par cette porte de l'église qu'elle doit sortir, continua-t-il, attendons, il n'est pas encore une heure du matin!

André écouta, et il entendit bientôt le bruit d'une voiture. Il la vit tourner, puis s'approcher de l'une des portes de l'église.

C'était une voiture du palais, il tressaillit en reconnaissant les armes impériales...

La voiture attendit au moins un quart-d'heure, un quart-d'heure qui parut un siècle à André.

Ce temps écoulé, une femme sortit de l'église au milieu des flots confus de la foule ; elle tenait son voile abaissé sur le visage.

André reconnut le signalement que lui avait donné le docteur Almann ; cette femme était vêtue d'une robe verte, sa ceinture était cramoisie, et bordé d'un simple effilé de laine blanche. Les plis de son voile l'entouraient comme ceux d'une mantille.

Le cœur du jeune homme menaçait de lui manquer ; il jeta un regard furtif et décou-

ragé autour de lui. A la fin, il s'avança.

En voyant ce mouvement, la dame s'était arrêtée, après avoir ordonné d'un geste, à ses gens, de faire attendre son équipage au bout de la rue...

— C'est elle, c'est Catherine! murmura André Stefanoff, en l'abordant avec plus de résolution.

La dame se tenait sur les dernières marches de l'église, dans une hésitation silencieuse.

La figure de ce jeune homme lui était inconnue, mais elle n'avait pu se tromper sur son intention, d'après le geste qu'il venait de faire; elle se contenta de sourire quand d'a-

pres la coutume, il lui présenta un œuf enjolivé de rubans.

— *Le Christ est ressuscité!* dit-il alors, employant vis-à-vis d'elle la formule consacrée pour ce baiser symbolique.

La dame réprima un léger frémissement, mais elle tendit sa joue avec une grâce noble et délicate. Tout, dans cette pose digne d'un peintre, révélait l'orgueil légitime du rang suprême, adoucie par une bienveillance exquisè; la voix de cette femme était suave comme une musique, son abord encourageait. André ne pouvait distinguer les traits de son interlocutrice, mais bien convaincu que ce ne pouvait être une autre que Catherine.

— *Le Christ est ressuscité!* reprit-il une seconde fois, en fuyant le baiser qu'on lui offrait. Oui, madame, mais aussi l'impératrice doit mourir!

— Mourir! répondit-elle d'une voix altérée par la frayeur, mourir! et qui êtes-vous donc?

— Un homme qui veut se venger!

Elle le regarda, comme on regarde un insensé. La physionomie d'André Stéfanoff avait alors revêtu une sorte de majesté douloureuse; la dame comprit bien vite que ce n'était pas là un homme obscur.

— Vous en voulez donc bien à l'impéra-

trice? lui demanda-t-elle d'un son de voix qui eût fait tomber le poignard des mains d'un paysan slave.

— Je la hais, il faut qu'elle meure.

— Songez-y bien, monsieur, ce sont là des paroles qui n'ont pas même pour elles leur excuse ordinaire, celle de la folie!...

— Oh! vous les écouterez... vous les écouterez, madame, quand vous saurez que celui qui vous parle n'est point un fou, quand le nom d'André Stefanoff... Ce nom, qui est le mien; madame, retentira comme un glas funèbre à votre oreille. Je ne vous ai jamais vue avant cette heure, moi qui vous parle; oh! mais je vous connais, je sais ce que peut l'im-

pératrice Catherine... Vous mourrez, madame, vous mourrez, je l'ai juré par le ciel, si vous ne faites droit à ma demande. Je sais que je parle à une femme qui a fait couler des flots de sang sur les bords du Pruth et du Volga, à une femme qui signe des lettres de mort du fond de son boudoir embaumé, comme une autre signerait des lettres d'amour; mais j'obéis aux voix qui me parlent et me conseillent; prenez ce papier, madame, et donnez une fois, dans votre vie, après l'avoir lu, un ordre de justice, que je trouverai toujours tardive. Encore une fois, j'ai fait un serment, c'est à vous seule de m'en dégager. Croyez-le, ce n'est pas de mon sort, c'est du vôtre qu'il s'agit en ce moment. Mais, par ces mêmes Écritures et par la Vierge, si un seul mot de clémence et de bonté s'échappe, enfin, de vos

lèvres, jusque-là d'airain ou de marbre, oh ! alors, malgré ce que vous avez fait, malgré ce que je souffre, malgré mon ressentiment, malgré ma haine... eh bien ! je le sens, je pardonnerai, madame ; oh ! oui, je pardonnerai !

Il s'était arrêté, vaincu, épuisé par la douleur, épiait le regard de cette femme et cherchant à soulever le voile de sa pensée...

Pour elle, subjuguée, chancelante sous le poids d'aussi terribles paroles, elle le contemplait, blanche et pâle, comme la statue de la Vierge sous laquelle elle se trouvait.

— Ainsi, madame, reprit-il, en ployant lui-

même sous l'énergie terrible de sa menace, vous gardez encore le silence?

Elle tendit sa main vers André Stefanoff, et prit le papier que le jeune homme lui présentait.

André s'agenouilla machinalement.

— A quelle heure pourrais-je me présenter demain devant Sa Majesté, demanda-t-il d'une voix où perçait encore la crainte d'un refus; dites, madame, à quelle heure?

Elle s'était arrêtée à son tour à considérer le noble visage d'André, ce visage empreint de la plus sainte des douleurs. De cet homme qui

menaçait l'instant d'avant, un seul de ses regards venait de faire un enfant timide et soumis. Cependant, le doute venait torturer de nouveau ce cœur ulcéré; si le comte ne connaissait pas Catherine, on lui avait souvent parlé de son astuce. Il tira de son sein l'image de la Vierge à la joue sanglante, et s'adressant de nouveau à l'impératrice :

— Sur cette image divine, reprit-il, jurez-moi, madame, que vous accéderez à ma prière.

— Sur cette image, je le jure, répondit-elle d'une voix tremblante d'émotion, et ne pouvant se soustraire à l'intérêt que lui inspirait André. Demain à midi, trouvez-vous, monsieur, dans le kiosque bleu, au palais impérial... Je vous y attendrai seule. Adieu.

André la vit s'éloigner, puis remonter rapidement dans son carrosse. Pendant que la foule promenait de nouveau son murmure joyeux autour de lui, le jeune homme entra dans l'église du Kasan.

— Elle m'a promis, se dit-il ; mentira-t-elle ?
Vous le savez seul, ô mon Dieu !

Il pria longtemps et pria avec ferveur.

— C'est donc là, pensait-il, cette impénétrable souveraine ; dont Almann lui-même ne parle qu'en tremblant ! C'est donc là cette femme qu'annoncent partout le knout et la mort ! Quand elle a paru, j'ai cru voir des taches de sang sur sa robe ; une voix me criait : André, André, tue la reine ! N'est-ce pas elle

qui a versé le sang d'Ivan et celui de Pierre? n'est-ce pas elle qui a pris à ses gages cet assassin juré qu'on nomme Orloff? Tu sais mieux que personne ce que la coupable a fait, André, l'as-tu oublié? Et maintenant, te voilà agenouillé sur les marches d'une église, te débattant sous la magie de cette apparition! Si, pour dernier effort, Catherine allait tenter de la vertu! Je n'ai pu voir si son visage mentait, mais, si elle m'a trompé, malheur à elle! Oui, j'irai, j'irai à ce rendez-vous qu'elle m'a donné!

Ainsi parlait André Stefanoff, au milieu de cette nuit traversée par des épisodes bien différents. En effet, durant cette même scène, il s'en passait une autre sur la place de l'Ami-

rauté, et cette autre, don Mello songeait à la mettre à son profit.

Muni du signalement donné par Almann, don Mello ne tarda pas à découvrir une femme dont le costume lui rappelait exactement celui qu'énonçait la lettre du docteur; elle regardait les fenêtres d'un large et bel hôtel situé sur la place même.

— Bien, pensa don Mello, curiosité d'impératrice! On dit Catherine amie des aventures fantasques; il y a peut-être là quelque nouveau débarqué; à moins qu'ennuyée de son palais, elle ne veuille ici arrêter un logement pour la nuit!...

Don Mello, plein de ces pensées assez peu

révérencieuses, s'approcha du voile blanc en question.

— Comment vais-je lui parler? se demanda-t-il, avec une hésitation croissante. A un bal masqué donné au château de Quélus, notre reine se fâcha, parce qu'on lui avait dit: *Majesté!* — *Madame*, c'est bien froid. Ma foi, j'aime mieux lui retrancher ses titres, ce sera original!

Et don Mello, le plus grand fat de la création, releva le coin de ses moustaches, en s'approchant de celle qu'il comptait bien subjuguier sous le déguisement qu'elle portait.

Il est vrai de dire, pour justifier l'audace de don Mello, que le vin de maître Isaac embrouil-

lait alors tellement ses idées , qu'en abordant l'objet de sa galante obsession , il ressemblait fort à un seigneur poursuivant une simple intrigue de bal masqué.

Notre Portugais ne connaissait l'impératrice que d'après le portrait suspendu dans la taverne de Saint-Nicolas. Il fut émerveillé de la grâce de sa personne. Un prestige de grâce et de fraîcheur embaumait alors celle qu'il avait devant les yeux , et qui ne songeait pas même à ramener sur son front les plis de son voile. Don Mello aperçut sous ce voile une tresse de magnifiques cheveux bruns , et sous les plis de cette robe , un pied qui eût fait le désespoir d'un sculpteur par sa perfection. Il lui sembla aussi qu'au lieu de se retirer et de fuir à son approche, on l'attendait presque de

pied ferme, et comme si l'on eût semblé lui dire : me voici. Don Mello n'était pas homme à négliger de pareils encouragements ; il en profita avec tout le feu d'un vainqueur, étonné lui-même de la rapidité de sa victoire. Présentant à celle qu'il abordait l'emblème pascal, l'œuf choisi dans son panier par les mains de la belle Irma, il écarta doucement le tissu léger de soie qui recouvrait les joues de sa piquante héroïne et appliqua sur sa joue un baiser qu'il accompagna de mille soupirs.

— Ainsi, reprit-il au comble de la joie et de l'orgueil, mes cartes avaient raison cette fois. Idole de mon cœur, disposez de votre esclave ! Dans une nuit pareille, un baiser est un impôt, je le sais, et les joues royales doivent elles-mêmes s'y soumettre ; le mien vous dé-

plairait-il ? Excusez un néophyte, étranger à vos usages ; je commence ici mon noviciat.

— Pouvez-vous croire à vos propres paroles, lui répondit-on d'un ton aimable de reproche ; mon billet de tout à l'heure n'a-t-il pas dû vous prouver ?...

— Un billet, reprit à part don Mello, un billet ! que veut dire ceci ?

— Où me rencontrez-vous ? ajouta la même voix ; quelles sont les fenêtres que je considérais tout à l'heure ? Je sais tout, monsieur ; je vous ai fait suivre ; je n'ai pu résister au désir de vous connaître... Je sais maintenant que vous êtes étranger, que vous habitez la place

de l'Amirauté ; j'ai été curieuse, vous le voyez !
c'est tout simple. Après le service que vous
m'avez rendu...

— Bon ! murmura don Mello ; il paraît que
je lui ai rendu un service. Je suis pris pour un
autre, profitons de l'aventure.

— D'ailleurs, continua-t-on, vous aviez
bien soin, depuis ce temps, afin qu'on ne vous
oubliât pas, sans doute, de passer sous les fenê-
tres du palais.

— Allons, se dit à voix basse don Mello, il
paraît que je passe sous les fenêtres de l'impé-
ratrice ; c'est toujours ça. Les fenêtres sont
peut-être ici un moyen comme à Lisbonne...

— Je vous ai donc écrit... ce qui est peut-être mal... Mais, après tout, exposée comme je l'étais cette nuit à recevoir le baiser de quelqu'un, j'ai voulu que ce quelqu'un là fut vous.

— Voilà une idée que je suis loin de blâmer, dit sur le même ton don Mello, achevant son soliloque.

— Je me suis dit, monsieur, qu'un baiser valait un service, et si celui-ci a le moindre attrait pour vous...

— Divine, adorable! s'écria don Mello, en couvrant cette fois de ses lèvres une main qu'on oublia de retirer; quelles peines ne seraient pas payées par une telle récompense? Disposez encore une fois de ma vie et de mon âme, vous

que je n'ose nommer, mais que j'ai devinée si vite aux battements pressés de mon cœur. Parlez, oh ! parlez, vos paroles m'ouvrent le ciel !

— Ce ne serait point assez d'un baiser pour acquitter pareille dette, fut-il alors répondu à l'entrepreneur don Mellô. Voici un présent brodé par des mains qui vous seront peut-être chères quelque jour... ce nœud d'épaule au chiffre de l'impératrice...

— Ce nœud d'épaule, à moi ?

— Il vient de Catherine, de Catherine qui s'est souvenu de votre bravoure. Mais, quand les reines elles-mêmes se mêlent de donner, on devient vite oublieux... L'air de la cour fait, dit-on, bien des ingrats.

— Y pensez-vous ? quand je suis assez heureux pour avoir attiré un seul instant vos regards, quand je paierais de tout mon sang une pareille entrevue ? Ce n'est pas la cour qui peut me faire changer, c'est vous qui d'un seul mot, pouvez changer mon sort, vous qui pouvez me rendre éternellement heureux ou malheureux ! Ce présent que vous m'offrez, je l'accepte, non comme un hochet de vanité, mais parce qu'il me rappellera toute ma vie cette nuit d'ivresse et d'espérance ! Oui, vous êtes une fée dont on chercherait en vain ailleurs le modèle ; vous avez daigné jeter les yeux sur le plus indigne de vos serviteurs. Désormais, je ne m'appartiens plus ; laissez-moi vous admirer et vous aimer. Toute parole est douce et noble, une fois prononcée par votre bouche ; mais il est un mot que j'implôre de vous, un

mot pour lequel je braverais mille morts. Ce mot, dites-le, et je n'aurai point assez de ma vie, de mon sang pour le payer?

— Et lequel ?

— C'est celui-ci... je vous aime ! Je l'attends de vous ; me laisserez-vous mourir à vos pieds sans l'avoir dit ?

En parlant ainsi, don Mello, comme un acteur consommé, s'était jeté aux genoux de celle qu'il voulait à tout prix convaincre de son amour. Il baisait tour à tour le nœud d'épaule qu'elle lui avait donné, ses mains dégantées, éblouissantes de blancheur, et les boucles soyeuses de ses cheveux flottants sous le vent. Un vertige inouï, bizarre, épanchait son ombre

autour de lui. Il oubliait déjà l'impératrice et ne songeait plus qu'à Catherine...

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écria tout d'un coup celle qu'il allait serrer contre sa poitrine; laissez-moi, monsieur; deux heures viennent de sonner; c'est l'heure où l'on m'attend au palais...

— Vous laisser, s'écria-t-il, je n'en ferai rien. Songez-vous à ce que je vous ai demandé? Ce mot, ce seul mot...

— Eh bien! oui, reprit-elle, en cherchant à se dégager de son étreinte; eh bien! oui, je vous aime... Mais, encore une fois, laissez-moi fuir...

— Pas avant que vous ne m'ayez accordé un rendez-vous; poursuivit l'heureux vainqueur. Demain, oui, demain...

— Eh bien ! trouvez-vous demain à une heure dans la serre du palais... A une heure, vous entendez !

En ce moment, deux heures sonnèrent à l'horloge de l'Amirauté, les lanternes d'un bruyant carrosse jetèrent sur l'endroit de la place où ils se trouvaient des lueurs inattendues... La voix de don Mello expira dans son gosier; il venait de voir glisser sous ses doigts, avec l'agilité d'une couleuvre, la femme à qui il parlait. Vainement voulut-il courir après elle, il se perdit dans un capharnaüm de rues sans nom. Etranger à Pétersbourg, abîmé de

fatigué, et ne pouvant retrouver l'aubergé de maître Isaac, il prit le parti de marcher au hasard, comme un fou, dans son manteau, heurtant à plaisir les coureurs nocturnes qu'il rencontrait, et se drapant dans l'orgueil de sa royale aventure. Naturellement vaniteux, il eût voulu disposer sur l'heure d'un courrier, afin de l'envoyer à Lisbonne pour s'imprimer lui-même dans les gazettes. En y réfléchissant un peu, notre Portugais éprouvait cependant pour son orgueil une certaine humiliation : il ne comprenait que trop qu'il avait joué le rôle d'un autre ; mais il se disait aussi que cet autre, à coup sûr, ne pouvait être mieux fait ni plus estimable que lui, consolation naturelle en pareil cas. La voix de Catherine vibrait encore comme une douce harmonie à son oreille, il relevait le front d'un air radieux et pas-

sionné. Un baiser, plusieurs baisers donnés à l'impératrice! Il y avait de quoi l'exalter et l'effrayer tour à tour.

— Et ce fou d'André, pensait-il, ce rêveur absurde, qui ne m'en parlait que la haine dans les yeux ou le courroux sur les lèvres! C'est une princesse comme on en voit peu, celle-là, elle entend la galanterie mieux que notre reine qui n'est qu'une mijaurée! Le beau mal, après tout, qu'une reine philosophe se laisse un peu embrasser et vous reçoive ailleurs que sur son trône! Ce n'est pas sans raison que Voltaire l'a appelée l'Étoile du Nord! C'est égal, je voudrais savoir pour qui je passe aux yeux de cette beauté impériale. Quel est donc ce service important que j'ai pu lui rendre? ajoutait don Mello en considérant son nœud d'épaule.

Demain seulement, oui, demain, je le saurai. Mais, si elle allait m'envoyer en Sibérie, en découvrant la méprise ! Ce serait injuste, car, après tout, je n'ai point menti.

Absorbé dans ses réflexions ; don Mello, nous l'avons dit, ne prenait pas garde aux passants qu'il rencontrait, il se heurta bientôt contre un jeune homme, enveloppé, comme lui, d'un large manteau brun. Par un hasard étrange, ce manteau était de même couleur que le sien, ainsi que la cocarde du chapeau que portait cet inconnu. Don Mello ne fit cette judicieuse remarque qu'en pestant et maugréant contre la maladresse de celui qu'il rencontrait, et qu'il apostropha, à la vérité, en termes assez durs.

L'inconnu, pour toute réponse, déchira une feuille de son carnet, qu'il remit à don Mello.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur, répondit don Mello. Demain, quand il fera clair...

Il ne fut pas difficile à don Mello de reconnaître, dans cet adversaire improvisé, un Français d'excellente mine. Il était de sa taille, et avait même avec lui quelques traits de ressemblance.

L'agitation et le désordre du jeune homme semblaient extrêmes. Evidemment, l'interpellation furieuse de don Mello venait de le surprendre au milieu d'une course précipitée. Il

le quitta, en effet, après avoir arrêté avec lui un rendez-vous pour le lendemain.

— Et de deux ! pensa don Mello. Un rendez-vous galant et un duel : cela marche quelquefois de compagnie ! Maintenant, je puis dormir tranquille. Ma foi ! ma nuit est complète.

Le jeune homme, qui s'était croisé un instant avec don Mello, avait cependant repris sa marche. Arrivé à l'angle de la place de l'Amirauté, il s'arrêta devant son hôtel, et y frappa.

— Une lettre pour monsieur le chevalier, dit le portier, une lettre venue du palais.

D'une main tremblante, le jeune homme brisa le cachet de cette lettre.

— Trop tard, murmura-t-il, avec un mouvement de dépit; maintenant, l'heure est passée!

Il sortit rapidement, et interrogea du regard les ombres diverses qui traversaient la grand-place.

Une femme, portant le même costume que celui sous lequel don Mello avait poursuivi l'impératrice, passait alors devant un portique, orné de candelabres ardents. Elle était seule, et jetait de temps à autre un vague regard autour d'elle. Ce jeune homme crut voir une inquiétude secrète dans ses mouvements, elle évitait les groupes populeux, et semblait embarrassée de la direction qu'elle allait prendre. A quelque distance d'elle, et dans l'om-

bre, marchaient plusieurs hommes enveloppés de manteaux ; quand elle s'arrêtait, ces hommes s'arrêtaient aussi. Le jeune français remarqua fort bien ce manège, il en conclut à part lui que l'impératrice ne détestait pas la surveillance même dans une nuit de plaisir et de folie. Des vengeurs obscurs et mystérieux pouvaient aiguïser contre elle leur poignards dans ces ténèbres, n'avait-il pas surpris lui-même, dans la taverne de maître Isaac, les paroles menaçantes d'André Stefanoff ? Cet homme lui était inconnu, mais ses projets sinistres bouleversaient encore son esprit.

— J'ai une faveur à demander à l'impératrice, se dit-il, elle me l'accordera si je l'avertis d'un danger ! La voici, soyons dignes d'une mission que m'imposent le devoir et peut-être

aussi des intérêts non moins chers que ceux de Catherine ! Allons, chevalier, du courage ! tu vas te trouver vis-à-vis de l'une des puissances les plus terribles de la terre ! Souviens-toi des leçons du comte de Lauraguais, ton cousin, et n'oublie pas qu'une impératrice n'est après tout qu'une femme !

Le chevalier Henri de Luz n'avait parlé, jusque là, qu'à des impératrices de théâtre, il se trouva quelque peu déconcerté en abordant Catherine...

Sous l'habit vulgaire qu'elle portait, la souveraine semblait avoir retrouvé le charme de sa première jeunesse, c'était vraiment, cette nuit-là, une transformation complète dans sa démarche, son air et le son même de sa voix.

Resserrée dans le froid cérémonial d'une cour où elle se voyait forcée de s'observer elle-même, depuis quelque temps, en raison de la grande duchesse Natalia sa belle-fille, et aussi devant les murmures de la saine partie de la nation, cette femme, qui pleurait en public, pour se faire des partisans, alors que Pierre III la maltraitait, essayait depuis la fin tragique de cet époux de l'hypocrisie de la solitude, elle fréquentait même les églises et les couvents à certains jours. L'idée de cette mascarade nocturne venait de rallumer en elle mille désirs étouffés, elle se rappelait, sous la couche de fard qui couvrait ses joues, les premières lueurs de son règne, de sa beauté, de son empire absolu sur tous. Les chaînes pesantes qu'elle portait, ses bras meurtris souvent par la brutalité d'un Orloff, les fantômes hideux qui se

penchaient les nuits sur son chevet, ses vengeances, ses châtimens, elle avait tout oublié pour cette liberté de quelques heures, ce large champ d'intrigues et d'aventures que la coutume elle-même lui livrait. Son imagination vagabonde lui représentait tantôt un soldat de la garde circassienne, venant exiger d'elle le baiser d'usage comme une rançon, ou quelque chevalier des gardes, l'abordant avec des paroles musquées. C'était peut-être par une de ses nuits qu'elle avait rencontré Orloff le balafré dont elle fit son complice avant que d'en faire son favori, Wissotsky le brillant officier, ou quelque mari secret; mari d'un mois, d'un seul jour ! Pour une femme aussi romanesque, l'heure du plaisir amenait avec elle une sorte de frémissement et de terreur. Quel était donc ce jeune homme qui venait ainsi chercher lui-

même de gaieté de cœur, son arrêt, quel était cet imprudent qui abordait Catherine? A sa vue, l'impératrice réprima un léger trouble.

En l'envisageant sous la lanterne allumée d'une madone, Catherine n'eût pas de peine à reconnaître un délicieux cavalier qui avait, l'autre semaine, sauvé son équipage d'un grand péril...

Le chevalier de Luz était divinement fait. Jeune, élancé, plein de feu, il réalisait, dans toute sa personne, un de ces charmants héros du dix-huitième siècle, héros d'opéra et de soupers que l'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les gravures de Chardin ou de Moreau; sa vraie patrie était l'OEil-de-Bœuf, et sa carte du tendre : Paris et Versailles. Malgré d'incroyables efforts pour arriver au titre de roué, le chevalier était resté ce que restent en

pareil cas les natures d'élite, il était bon, crédule, et confiant à l'excès. Catherine l'examinait; et lui trouvait déjà une vague ressemblance avec Poniatowski qu'elle n'avait pu oublier, quand le chevalier, pressant le pas, lui offrit le bras avec une vive agitation.

— Un autre que moi, vous eût embrassée, lui dit-il, je ne suis point digne de cet honneur, et me borne à vous prier de me prendre, cette nuit, pour votre officier d'ordonnance. Croyez-moi, vous n'êtes point ici en sûreté, de grands périls vous menacent. Je ne puis vous les expliquer en ce moment, ce n'est qu'en votre palais...

— Dans mon palais; mais y songez-vous,

monsieur ? je n'y suis point libre, et d'ailleurs, je ne tremble point, voyez !

Elle prit la main du jeune homme et elle l'appuya fortement sur sa poitrine.

— Vous êtes français, monsieur, et je ne suis pas fâchée que, de retour dans votre pays, vous puissiez apprendre au roi Louis XV, que l'impératrice Catherine ne tremble pas.

Ces paroles furent dites avec cet accent de noblesse qui faisait de Catherine une femme étrange quand elle parlait aux factions. Le chevalier, tout en l'admirant, ne crut pas devoir faillir aux devoirs qu'il s'imposait.

— Vous vous trompez, madame, reprit-il

d'un son de voix rempli d'amertume, vous vous trompez, si, parce que vous êtes brave, vous pensez que la lâcheté sommeille. Tout à l'heure encore, dans la taverne de Saint-Nicolas, j'ai entendu un homme qui prononçait contre vous des paroles de menace et de vengeance.

— Et quel est cet homme, demanda-t-elle avec un sourire étrange, son nom ?

— Je l'ignore, il ne semblait pas connu de ceux qui se trouvaient là.

— Quelque pauvre fou qui se fonde peut-être sur ce que j'ai pardonné à Tchoglokoff, bien qu'il eût en main un poignard ! Remettez-vous, monsieur, je n'en suis pas moins touchée, je vous l'assure, d'un dévouement au-

quel rien ne vous oblige. Mais ne vous nommez-vous point le chevalier Henri de Luz, et n'avez-vous point déjà, ce soir, reçu par mes ordres le remerciement, je ne dirai pas le prix d'un service que vous me rendîtes l'autre jour? Certain nœud d'épaule brodé par moi... j'avais prié Arrika, l'une de mes demoiselles d'honneur, de vous l'envoyer!

— Quoi, madame, vous avez daigné vous-même?... Un pareil présent...

— Si vous ne l'avez point encore reçu, c'est ma faute. Votre ambassadeur a pris tout mon temps hier soir, continua-t-elle en souriant, j'ai cru en vérité que je ne pourrais pas user cette fois du privilège des OEufs de Pâques...

— Et c'est ce privilège que j'invoquerai, madame, pour me permettre d'approcher mes lèvres de cette main royale si digne de tenir un sceptre...

— Oh ! oui, je le sens, ce moment est pour moi le plus heureux de ma vie !

Le chevalier déposa sur la main de Catherine le plus respectueux des baisers ; il était glacé, interdit.

Si son cousin le comte de Lauraguais l'eût vu en ce moment, il en aurait eu pitié !

— N'est-ce que cela ? reprit Catherine enchantée de sa figure et de la beauté de ses

grands yeux noirs, est-ce ainsi que vous agiriez, monsieur, avec madame de Pompadour ? Les beautés de votre cour de France ressembleraient-elles au marbre ?

— Vous les éclipez toutes, madame, reprit le chevalier Henri de Luz avec feu ; et (compréhendant qu'il allait donner mauvaise opinion de la France à Catherine) aussi n'est-ce pas pour elles que j'eusse affronté l'autre jour les regards jaloux de vos courtisans... oui, quand vos chevaux emportés à quelque distance du palais impérial...

— Vous m'avez fait frémir, c'est vrai... vous êtes courageux. Arrika, je me souviens maintenant, était alors encore plus émue que moi... Le soir, elle m'a parlé de vous, mais où

vous trouver? vous aviez disparu; j'ignorais même, monsieur, que vous fussiez français, j'ignorais votre attachement pour moi qui ne suis point votre souveraine... Auriez-vous d'aventure quelque grâce à me demander? je serais heureuse de vous prouver qu'en Russie les Français ont droit à tout.

Catherine, en disant ces mots, avait laissé tomber sur le chevalier un de ses sourires agaçants qu'elle savait si bien concilier avec la dignité de sa personne. Le chevalier tremblait tour à tour heureux et surpris devant cette femme, il se demandait si c'était bien lui qui écoutait en ce moment Catherine, s'il devait se renfermer pour elle dans une idolâtrie respectueuse, ou tenter un siège qui semblait sourire à l'entraînement de l'impératrice. Cette grâce

qu'il voulait lui demander, l'accorderait-elle dans un pareil lieu, n'attendait-elle pas de lui des marques plus vives, plus passionnées de son ardeur ! Eperdu, muet, Henri sentit passer dans ses veines un frisson de glace, il n'était plus le maître de son trouble et de sa peur.

Approchant ses lèvres de la joue de Catherine, il les retira presque aussitôt ; mais ce baiser timide eut pour celle qui le recevait un attrait irrésistible. Henri était doué de l'un de ses regards, chargés de langueur, qui laissent tomber autour d'eux une rosée d'étincelles, tout était douceur et élégance dans ses moindres mouvements. L'impératrice arrêta longtemps sur lui son regard empreint d'une rêverie mélancolique... elle le comparait en silence à des visages adorés.

— Aussi beau que Stanislas Poniatowski, pensait-elle...

Il lui offrit de nouveau son bras, et il la ramena jusqu'au palais impérial.

— Est-il vrai, lui demanda-t-elle, que vous ayiez passé quelquefois sous mes fenêtres ?

Le jeune homme baissa la tête en signe d'assentiment.

— Demain, reprit-elle, vous serez libre de me voir et de me parler dans la serre du palais... J'y serai vers les deux heures.

Le chevalier s'inclina, et Catherine, ouvrant

elle-même, à l'aide d'une clef secrète, une petite grille du palais, glissa comme une ombre dans les ténèbres.

Henri demeura longtemps devant la façade noirâtre du bâtiment, échanquée çà et là de quelques lumières... En ce moment même, un rideau léger se souleva doucement, et la plus charmante figure de jeune fille resplendit dans la profondeur de cette chambre, comme une étoile dans la nuit.

Le chevalier la contempla quelques secondes, avec un trouble dont lui seul avait le secret..



CHAPITRE III. 1877
1882

Les Reines de la nuit.

III

Les Reines de la nuit.

Dans un des boudoirs du palais impérial, trois femmes étaient rassemblées le lendemain matin vers les onze heures.

L'une était vêtue de l'un de ces costumes d'Orient que la fantaisie des peintres a si souvent recherchés ; elle cachait à peine la beauté

de ses formes sous un de ces peignoirs à larges raies d'or et de soie, dont s'enveloppent, au sortir du bain parfumé, les femmes du Caire ; ses bras nus — des bras divinement modelés — ressortaient de ses longues manches garnies de perles ; ses pieds jouaient dans des babouches d'un travail exquis. A l'expression fière et animée de son visage, on l'eût prise, au premier abord, pour une héroïne de carrousel capable de rompre une lance dans l'arène ou de tenir, au besoin, une épée de commandement ; mais le feu couvert de sa prunelle, l'ardeur de ses moindres gestes, révélait en elle une soif de passion inassouvie. Elle n'était plus jeune, et déjà le temps entamait contre elle sa lutte obstinée, mais elle lui résistait avec énergie, comme une puissance qui ne doit jamais tomber. L'art le plus coquet, le plus

pénible, le plus sûr était parvenu peu à peu à triompher chez elle des rides et de la pâleur, une poudre odorante couvrait ses cheveux, mille arômes légers l'enveloppaient ; son corps de statue nageait dans les pierreries et la soie.

Cette femme était Catherine.

Vive, enjouée, heureuse, elle ressemblait plutôt ce jour-là à quelque sultane folâtre qu'à une souveraine qui s'ennuie. Elle sortait des mains de ses femmes qui avaient passé deux grandes heures à sa toilette. Elle avait consigné, pour la matinée, tout ambassadeur et tout travail. L'espoir se lisait sur son front et sur ses lèvres. Toute la nuit elle avait rêvé du chevalier.

L'autre femme — celle qui se tenait le plus près d'elle — formait, avec l'impératrice, le plus frappant des contrastes.

Adorablement belle, mais aussi faible qu'un roseau, elle avait dans toute sa personne un air de noblesse et de souffrance qui faisait rêver douloureusement à l'une de ces peintures suaves du Corrège où la Vierge à l'air si triste ; son visage gardait la couleur mate de la cire, ses mains, ses épaules étaient d'une pâleur si transparente qu'on éprouvait presque un frisson de crainte à la regarder. Il semblait vraiment que le moindre souffle dût emporter cette fleur éclose sous le blond soleil de l'Allemagne, étouffée plutôt qu'abritée près du trône de Catherine, et sur laquelle, en ce moment même,

l'impératrice jettait de temps à autre, à la dérobée, un regard jaloux.

C'était la grande duchesse Natalia, la femme de Paul I^{er}.

Elle était née princesse de Hesse-Darmstadt, et avait été choisie pour épouse du futur empereur, de préférence à deux de ses sœurs qui l'avaient accompagnée dans un voyage d'Allemagne en Russie. Sa bonté, sa grâce lui avait gagné bien vite le cœur des sujets de Catherine; à Moscou, le peuple venait tout récemment de se presser sur son passage et de baiser avec respect les plis de sa robe, comme il aurait fait de celle d'une sainte. C'était là son premier crime aux yeux de l'impératrice, résolue à tenir de bonne heure le grand

duc Paul dans le plus complet asservissement, et ne permettant pas à sa belle-fille de le rendre un seul instant populaire. Une fois blessée dans son orgueil, Catherine avait redoublé de surveillance envers la grande duchesse ; les espions de sa chancellerie secrète avaient reçu l'ordre de suivre ses moindres démarches. Pour déplaire à sa souveraine, il suffisait que Natalia vint de plaire aux Moscovites ; il suffisait que son fils pût un jour appeler sa femme : l'impératrice !

Catherine avait pourtant, ce matin là, secoué le poids de ses préoccupations envieuses, soit qu'elle ne songeât qu'à la rencontre de la nuit précédente, soit plutôt que l'air abattu de Natalia, sa pâleur et l'altération de ses traits eussent alors pour elle un charme secret, pro-

fond. D'ailleurs, le grand duc Paul n'était pas là ; il devait chasser toute la matinée à Péterhoff. L'impératrice venait d'approcher ses lèvres, comme de coutume, du front de sa belle-fille, elle la trouva glacée.

— Ce qu'Almann m'a dit, serait-il vrai, pensa-t-elle. Natalia aurait-elle donc peu de temps à vivre ?

Comme pour s'affermir dans cette pensée, Catherine se prit à considérer lentement la grande duchesse. Ses cheveux, descendant en bandeau de chaque côté de ses tempes, faisaient saillir encore plus le contour maigre de ses joues ; ses yeux — deux grands yeux d'une limpidité charmante — lui semblèrent bordés d'un cercle bleuâtre. Elle venait de replier son

cou de cygne en regardant la broderie d'une jeune fille qu'elle avait à ses côtés et lui souriait d'un air de mélancolique douceur.

— Bien, murmura-t-elle d'un son de voix bienveillant, bien, chère Arrika, vous êtes une fée pour le travail ! Il faudra que vous me donniez des leçons, je vous en préviens !

La jeune fille à qui Natalia s'adressait rougit d'abord, comme si le compliment de la grande duchesse eût amené chez elle un souvenir, puis elle se remit à l'ouvrage, en évitant le regard de Catherine.

C'était une mignonne enfant chez qui tout était rose et fraîcheur, depuis l'incarnat de son

teint et de ses lèvres jusqu'aux délicieux contours de son sein à peine formé ; elle avait dans ses mouvements quelque chose de ceux de l'oiseau ; trente-deux perles rangées dans sa petite bouche faisaient naître l'envie de la voir rire ou chanter.

C'était Arrika, demoiselle de Chiffre de l'impératrice, aussi jeune, aussi belle que la comtesse Zinowieff qu'épousa plus tard Orloff. Elle puisait de temps à autre dans une corbeille remplie de dragées et les offrait au singe favori de Catherine ; celui-là même que, par une vengeance risible, l'impératrice avait surnommé *Choiseuil*, en raison de la guerre secrète que lui fit toujours ce ministre.

Le silence durait depuis quelques secondes ; ce fut l'impératrice qui le rompit.

— Eh bien, *ma chère fille*, dit-elle avec un sourire forcé à la grande duchesse, et vous aussi ; Arrika, avez-vous oublié toutes deux pourquoi nous sommes réunies ? C'est ici la salle du conseil, et j'attends votre rapport.

La duchesse et Arrika parurent embarrassées.

— Vous voilà interdites, Dieu me pardonne, reprit Catherine, nous avons pourtant, mesdames, à nous rendre compte toutes trois de notre nuit. Voyons, continua-t-elle d'un air enjoué, est-ce que les œufs de Pâques n'ont pas été pour vous la source de mille aventures ? Surtout avec l'habit que vous portiez ainsi que moi... je ne suis point jalouse, les chances ont dû être égales ! C'est là je l'avoue,

une folle idée, une idée qui vient de moi, ajouta Catherine en s'amusant de leur embarras. Nous avons été embrassées toutes trois, j'en suis bien sûre!.. Mais par qui? combien de fois? Ah! voilà qui devient intéressant. Si Voltaire était ici, il eût fait de cela, un conte divin! Mais n'ayez pas peur, oh! je le lui enverrai dès demain sous le voile de l'allégorie et puis j'attends Diderot! Nulle ne sera compromise en ceci, excepté moi!

La grande duchesse soupira, elle leva sur Catherine un regard rempli d'une invincible terreur, il semblait qu'un combat intérieur brisât ses forces. Arrika devint rouge comme une cerise et trembla comme la feuille.

— Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il? demanda

de nouveau Catherine, je crois que je vous fais peur. Est-il donc besoin de vous rappeler que nous tenons ici ce matin une cour d'amour comme les anciens ménestrels? Rien n'en transpirera, personne n'écoute, ainsi...

— Par pitié, madame, interrompit la grande duchesse, en joignant les mains, par pitié oh! ne m'interrogez pas!..

— Quoi donc? qu'avez-vous? demanda l'impératrice étonnée du désordre de la grande duchesse. Viendriez-vous d'aventure vous plaindre à nous, princesse, et nous faudrait-il changer ce boudoir en chambre du justice?

— Oui, c'est de la justice... de la justice qu'il s'agit, répondit Natalia. Mais, madame,

de grâce, je ne dirai pas... je ne dois dire devant personne ce qui s'est passé pour moi dans cette nuit... C'est à l'impératrice, non à Catherine...

— Une affaire d'État... quelque plainte contre mes ministres... on vous aura chargée de me les faire parvenir... Vous êtes si jeune! reprit Catherine avec ironie. S'il s'agit de politique, je dois vous prévenir, ma chère fille, que je ne suis pas ce matin d'humeur à m'occuper de mon royaume... Cela regarde Panin... Je ne veux savoir qu'une chose, ajouta l'impératrice, en jouant de l'éventail, c'est si le cavalier qui vous aborda cette nuit était jeune, aimable...

— Ah! celui qui m'a abordée, madame,

celui-là ne peut savoir dans quel trouble et quel effroi il m'a jetée ! Mais encore une fois, ce qu'il m'a dit, ce que je dois redire à Votre Majesté, ne doit être entendu que d'elle seule !

— Vraiment? eh bien ! plus tard, nous écouterons cette grave confidence. Il y a temps pour tout, et puisque votre nuit de Pâques est si lugubre, souffrez, ne fût-ce que pour vous distraire, que nous passions à celle d'Arrika... Je suis sûre d'avance que son baiser n'aura rien de politique ! Allons, Arrika, dites-nous ce qui vous est arrivé, combien de baisers, voyons ?

— Un seul, madame, répondit Arrika enhardie par le ton léger de l'impératrice.

— Et de qui ?

— D'un beau jeune homme auquel j'ai remis, madame, le nœud d'épaule en question...

— Le nœud d'épaule?... et vers quelle heure, à quel endroit avez-vous rencontré ce cavalier ?

— Vers les deux heures, sur la place de l'Amirauté.

— Et quel était son costume ?

— Mais je n'ai pu voir... Un large manteau brun, ce me semble, et une cocarde verte.

— Cela est étrange, pensa Catherine, en se rappelant l'habit que portait le chevalier. Il semblait pourtant n'avoir rien reçu ! Se serait-elle trompée ?

— Continuez, et que vous a dit ce beau jeune homme ?

— Toutes sortes de choses pleines de feu et de noblesse. Mais je ne m'y suis pas trompée, tout cela ne me venait qu'en raison du nœud d'épaules. Avec quelle ardeur il le portait à ses lèvres, comme il était fier, radieux ! Je m'en parerai toute ma vie, a-t-il dit, demain, oui, demain tout le monde pourra me voir porter les couleurs de Catherine !

— Ce sera du moins un moyen de le recon-

naître ! pensa Catherine étonnée de plus en plus. Et tu es bien sûre, Arrika, poursuivit-elle que c'était ce jeune Français...

— Et quel autre que lui eut pu, madame, s'exprimer avec une telle passion ? Oh ! oui, c'était bien lui, reprit Arrika, cédant elle-même à l'entraînement de ses souvenirs, c'était bien ce même jeune homme dont le bras arrêta les chevaux qui nous emportaient... c'est lui dont le courage...

— C'est vrai... il m'a rappelé Orloff dans une occasion toute semblable... J'ai tressailli, tu te le rappelles, Arrika, rien qu'à le voir s'élançer au-devant de ma voiture. Je craignait... oh ! oui... je craignais qu'il ne se brisât le bras comme Orloff dont mon cordon

bleu banda la blessure... il est vrai... mais il est plus jeune et aussi bouillant que lui... C'est égal, ajouta l'impératrice à voix basse, il y a là dans cette double rencontre quelque chose d'inexplicable... Si mon conseiller Ismaëloff était là, je saurais bien vite...

En ce moment même, la porte du boudoir s'ouvrit, et une femme d'une soixantaine d'années remarquable par son rouge et par l'envergure de ses paniers interrompit, en entrant, la conversation.

— La comtesse Kirkoff! la femme du lieutenant de la police! dit Catherine avec un sourire de satisfaction, elle ne pouvait mieux omber! Voyons, chère comtesse, vous êtes de nos amies, ajouta l'impératrice en lui tendant

sa main d'un air gracieux, j'ai souvent recours à vous. Vous n'êtes donc pas de trop dans notre conseil privé. Vous nous voyez là toutes trois, occupées à faire le compte exact des baisers que nous avons reçus ; les joues, j'en suis certaine, ont dû vous brûler, et j'ai hâte de savoir...

La comtesse Minodora Kirkoff ne remarqua guères l'ironie qui accompagnait les paroles de sa souveraine, elle s'assit avec la majesté d'un conseiller, et ouvrant sa boîte à pastilles, elle en offrit une à Catherine.

— Puisque vous l'exigez, madame, reprit-elle avec un trouble de jeune fille, je dois vous dire qu'en effet la plus surprenante des aventures...

— Une aventure ! parlez ! dit Catherine, pendant que la grande duchesse attachait avec une impatience mêlée d'effroi ses regards sur la pendule.

— C'est une aventure dans toute la force du mot, continua la femme du lieutenant de la police. J'avoue que cette nuit-là s'était passée jusqu'à ce moment pour moi dans le plus grand calme ; hors quelques soldats ivres ou des porteurs de chaises, dont je m'étais préservée avec bonheur, nul homme n'était venu m'offrir le baiser d'usage.

— Je le crois, pensèrent Arrika et Catherine.

— Lorsque tout d'un coup — au quart d'a-

près deux heures — je vois s'avancer vers moi un cavalier d'excellente mine. Le manteau qui le couvrait ne cachait en rien l'élégance de sa démarche, il parut d'abord timide et confus à mon aspect, et recula même d'un pas comme si je l'eusse interdit.

— Un portrait de famille ! je crois la voir, dit tout bas l'impératrice à Arrika.

— Madame, me dit-il enfin d'un son de voix délicieux, je suis étranger, ne connaissant pas les rues de Pétersbourg, je viens de m'y perdre, vous me voyez ici dans le plus mortel embarras. — Qu'y puis-je faire, monsieur, répondis-je d'abord d'un ton assez sec, et, craignant d'avoir devant les yeux un de ces rusés exploitateurs de la bourse d'autrui ; il ne man-

que pas de gens qui se feront ici un devoir de vous reconduire... — Et si je voulais m'égarer? reprit-il d'un air galant. Il m'adressa ensuite des compliments tels sur ma taille et sur mes yeux, que je crus qu'il se moquait. — Non pas, reprit-il, vous êtes une femme comme on en voit peu, vous charmez si vite qu'on n'a pas le temps de se reconnaître. De grâce, ne souffrez point que je couche à la belle étoile; je suis de noblesse, souffrez que je vous prenne pour mon guide. A votre air aisé, grandiose, je vois tout de suite que vous devez être de la cour; or, j'ai besoin de savoir de vous la façon de s'y présenter et d'y faire figure. Ce sont là, madame, des renseignements dont je vous saurai un gré éternel, donnez-les moi en me permettant de vous reconduire à votre hôtel. Dussé-je y coucher sur le banc de votre porte, je ne

m'en repentirai pas, puisque j'aurai rencontré une des femmes les plus gracieuses de la Russie !

— Voilà un discours bien passionné, comtesse Minodora, dit Catherine, et que répondez-vous ?

— Comme il tenait en main son œuf pascal, j'en pris texte pour lui rappeler qu'il fallait d'abord embrasser les gens à qui l'on parlait, ce qu'il fit de la meilleure façon et d'un air qui me toucha. Nous parlâmes de la cour, et je vis qu'il apportait une grande attention à mes paroles. Ce qui concernait le cérémonial et l'étiquette parut surtout le frapper. En arrivant à la porte de mon palais, j'avais presque oublié

que j'avais affaire à un étranger, tant sa causerie était devenue intime. Tout d'un coup il tressaille, se récrie et regarde de nouveau l'inscription de marbre placée au-dessus du ministère de la police. — Et quoi ! reprend-il, c'est là que vous me conduisez ? — Comme il prononçait ces mots d'un air de reproche et de frayeur, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rire. — Rassurez-vous, lui dis-je, je ne vous conduis point en prison, mais bien chez moi. Un de mes gens vous ramènera à votre hôtel, et, si vous avez besoin de mon appui... — Il m'interrompit avec feu, en me remerciant par une foule de protestations. En ce moment, le carrosse de mon mari tournait l'angle du palais, le comte allait rentrer au ministère, je fis signe à mon inconnu de me quitter. En m'embrassant de nouveau, le manteau brun qu'il

portait s'écarta, et je vis à son épaule une touffe superbe de rubans retenue par une agraffe en émeraude...

— Un nœud de rubans ! s'écrièrent ensemble Catherine et Arrika.

— Mon Dieu ! oui ; j'étais bien sûre que ce ne pouvait être qu'un seigneur. Les gens du commun n'embrassent pas de cette manière. C'était un baiser de première classe.

— Et quelle était, madame la comtesse, la couleur de son manteau ou de sa cocarde ? demanda timidement Arrika.

— La cocarde était verte, le manteau brun,

— C'est lui ! pensèrent à la fois Catherine et Arrika.

— Je donnai en secret l'ordre de le reconduire à l'un de mes gens, et j'espérais ainsi savoir son adresse ; par malheur, Fédor, mon valet, ne se souvient de rien quand il a bu. Or, cet imbécille a passé sa nuit dans je ne sais quelle taverne, et ce matin, quand je l'ai interrogé, il n'a su que me répondre. Il faut être la femme d'un ministre pour se voir si mal servie ! J'étais furieuse, lorsque, ce matin, un exprès mystérieux m'a apporté ce billet. Comme j'ai l'air ici de vous conter un roman, je ne suis pas fâchée de vous mettre au courant de ses moindres épisodes. Voici la lettre de mon inconnu, jugez !

La comtesse Minodora Kirkoff se rengorgea, et tirant de son sein un papier qui exhalait une forte odeur de musc, elle le mit sous les yeux de l'impératrice.

Le billet était ainsi conçu :

« Je suis loin de me croire digne, madame, de la haute faveur que vous avez bien voulu m'accorder, ce n'est point mon mérite, mais bien plutôt ce sont vos bontés qui m'encouragent. Il pourrait se faire qu'aujourd'hui même j'eusse recours à votre bienveillante protection, non plus dans les rues de Pétersbourg, mais dans un lieu plus auguste et plus redoutable. Veuillez, en cas de danger, étendre sur moi votre précieuse sollicitude, et comptez sur l'attachement discret d'un homme pour qui

votre beauté est le moindre titre aux hommages, et qui donnerait sa vie pour que toutes les nuits de Pétersbourg ressemblassent à celle des OEufs de Pâques.

« Signé : Le Cavalier au nœud d'épaule. »

La stupeur restait empreinte au front de l'impératrice et d'Arrika à la suite de ce billet, lorsque tout d'un coup la pendule sonna midi. Natalia tressaillit.

— Madame, dit la grande duchesse en se penchant à l'oreille de l'impératrice, madame, oh ! souffrez que je vous parle !

Pour la première fois peut-être, Catherine

fut émue du ton avec lequel ces paroles furent prononcées. La voix de Natalia était tremblante, son regard d'ange, doucement levé vers sa souveraine, ressemblait à une prière. Pendant le récit de la comtesse, elle avait eu peine à réprimer l'anxiété de ses mouvements, chaque instant qui s'écoulait était pour elle une heure de torture.

— Il va venir... pensait-elle, et que lui dirai-je, mon Dieu !

L'impératrice comprit qu'elle allait arracher peut-être un secret à Natalia, et cet espoir seul décida de sa conduite.

Elle congédia la comtesse et Arrika.

Demeurée seule, elle l'observa d'abord en silence avec une joie secrète... Attérée, muette, Natalia tremblait devant Catherine comme si elle-même eût été coupable...

CHAPITRE IV.

Hyène et colombe



Hyène et colombe.

— J'écoute, ma chère fille, reprit Catherine, après un moment de silence.

Ce seul nom de *ma chère fille*, produisait toujours sur Natalia un effet de crainte inexprimable.

Elle se rappelait sans doute, la pâle et ti-

mide enfant, la scène effrayante du Khitaïgorod à Moscow, alors que secourant de sa propre bourse, ainsi que Paul, les marchands de cet immense bazar, ruinés par un récent incendie, entourée, portée par les imprudents hommages de tout un peuple qui voyait dans elle sa future impératrice, elle avait rencontré le regard écrasant de Catherine, ce regard, qui lui promettait une vengeance. La majorité de Paul était arrivée ; il avait partout recueilli avec elle d'irrécusables témoignages d'amour et d'obéissance. Pendant que Catherine se voyait forcée de quitter Moscow en toute hâte devant de pareilles manifestations, les fleurs, les trophées, jonchaient les rues de la ville où passait Natalia, et sous chaque rose, sous chaque arc de triomphe, la grande duchesse avait cru voir, dans ce voyage, une tache de

sang... Ce n'était plus à sa belle-mère, à sa tutrice, c'était à une rivale que la jeune épouse de Paul allait parler.

Tremblante, affaiblie par une nuit sans sommeil, elle trouva cependant encore assez de force pour tirer de sa poitrine le papier que lui avait remis la veille André Stefanoff.

Ce papier, elle l'avait parcouru avidement, à peine rentrée au palais; elle l'avait caché soigneusement au grand duc Paul, il semblait que ce dépôt l'épouvantât. Qu'avait-elle donc lu dans cet écrit qui pût semer autour d'elle la terreur et le vertige? Quelles pensées lugubres, fatales, avait fait naître en elle ce placet adressé à Catherine l'impératrice? La jeune princesse ne connaissait pas même le nom

d'André Stefanoff; tout ce qu'elle avait remarqué en lui dans cette courte entrevue, c'était son fanatisme insensé, et la noblesse de ses traits.

— Que lui a donc fait Catherine? s'était-elle d'abord demandée en ouvrant le placet d'André, ce placet devant lequel sa main était devenue brûlante. Puis elle avait lu... et un cri strident, étouffé, s'était fait jour dans sa poitrine... elle avait compris, et elle demeura alors aussi froide qu'un marbre. La nuit... et pendant que les cris joyeux de la foule tenaient encore éveillés les abords du palais impérial, elle avait prié et pleuré; la pauvre jeune femme!.. comme si André eût été son frère... il lui avait suffi de lever un coin du

voile qui recouvrait sa misère pour l'aimer et pour le plaindre.

— Lisez, oh ! de grâce, lisez, dit-elle en présentant le placet à Catherine: Je vous en conjure, madame, mon intervention dans cette affaire est le simple effet du hasard, je le bénirai s'il amène un mot de clémence sur vos lèvres royales... lisez ce papier, lisez !

En parlant ainsi, Natalia interrogeait des yeux le visage de Catherine... Un rayon céleste de justice et de bonté allait-il enfin descendre sur ce front, qui depuis longtemps n'avait plus appris à rougir; Catherine connaîtrait-elle le remords et le pardon? La princesse frémit en voyant l'impératrice courir du regard à la signature du placet, puis le froisser en-

suite dans ses doigts avec colère... La haine, a fureur sillonnaient son front comme deux éclairs livides, elle foudroya la grande duchesse de l'un de ses coups-d'œil qui ne laissent aucun doute.

— Vous êtes bien osée, murmura-t-elle, qui vous a remis ceci ?

— Lui-même... répondit-elle, lui-même... en baissant les yeux devant Catherine, j'ai rencontré ce jeune homme en sortant de l'église du Kasan. Oh ! je ne me doutais guère, ajouta-elle, que devant un lieu si saint, un homme — quel qu'il fût — pût rouler des pensées aussi terribles... Cela est pourtant, madame, il allait, j'en suis bien sûre, en finir avec la vie ! C'est un malheureux qui n'attend

de vous qu'un mot d'indulgence, un insensé dont la misère a fait la folie.

— Dites un coupable, reprit Catherine, avec rage, et rendez grâce au lien sacré qui vous unit de si près à moi. Encore une fois vous êtes jeune... sans cela...

Et l'impératrice fit un geste de menace qui glaça le sang au cœur de la grande duchesse.

— Ainsi, continua-t-elle, c'est hier que vous l'avez rencontré pour la première fois à Pétersbourg ?

— Hier, pour la première fois, oh ! madame, je vous le jure.

— Et vous lui avez promis de me faire signer cet écrit ?

— Je le lui ai promis, répondit-elle en pâ-
lissant de nouveau, promis sur la Vierge et sur
les saintes Écritures.

Catherine se tut, et considéra la grande du-
chesse avec méfiance.

— Il vous menaçait donc, poursuivit-elle,
il vous a donc reconnue ?

— Il croyait, madame, parler à l'impéra-
trice Catherine, répondit-elle avec calme.

— C'est-à-dire qu'il aurait voulu me bra-
ver !

— Je ne le crois pas, mais il est si malheureux !

— Voilà qui est étrange ! vous auriez dû voir qu'il était mon ennemi !

— Et c'est pour cela, madame, que je n'ai point voulu qu'il fût dit : L'impératrice Catherine ne connaît que des flatteurs ! Oui, madame, cet homme est égaré par la douleur ; le chagrin, le désespoir l'ont brisé... Oh ! cela n'est que trop vrai. Mais il est jeune, il espère en vous, reprit Natalia avec feu, qu'il vous parle rien qu'un instant, qu'il lise votre nom, au bas de ce placet, adressé à Catherine, et je ne doute pas que son front ne se relève !.. Signez cet écrit, et vous lui rendrez la vie.

— Jamais ! murmura Catherine d'une voix sourde, jamais ! je vous défends de me parler de ce jeune homme !

— Ce n'est point à moi, pas plus qu'au grand duc qu'il appartient d'enfreindre un ordre de sa souveraine, répondit Natalia après une pause dans laquelle on eut pu compter les battements de sa poitrine ; cependant, ma mère, j'avais promis à ce malheureux...

A ce nom de *mère*, prononcé si rarement par Natalia, un sourire d'orgueil éclaira les traits de Catherine ; elle considéra quelque temps sa belle-fille en silence... L'extrême mélancolie de la grande-duchesse, sa grâce, sa candeur, lui prêtaient un charme incomparable.

Catherine savait mieux que personne ce que la jeune personne avait eu à souffrir du choix purement politique de Paul I^{er} ; mais elle savait aussi, l'inexorable souveraine, qu'en se sacrifiant à cet hymen, Natalia avait compris de bonne heure l'étendue de ses devoirs ; elle savait que tout ce qu'il y avait de noble et d'ardent dans le cœur de son mari, Natalia ne pouvait manquer de le développer chaque jour avec une vive sollicitude.

Il n'en fallait pas davantage pour que Catherine fût jalouse!.... Plus d'une fois elle avait inspiré de tendres sentiments, plus d'une fois les adorateurs de l'impératrice avaient adressé eux-mêmes d'imprudents hommages à la grande-duchesse... Mais le cœur de Natalia, pur et transparent comme le cristal, n'avait

pas même laissé surprendre jusque-là un seul battement coupable aux yeux inquisiteurs de Catherine ; jamais, jusqu'à cette heure, ses lèvres ne s'étaient ouvertes pour prononcer devant elle un nom inconnu, pour demander une grâce, — tant l'infortunée tremblait devant sa belle-mère ! — L'occasion était donc trop bonne pour la laisser échapper. Avec son instinct de courtisane, Catherine comprit bien vite sur quel roman elle pouvait dès lors étayer sa haine et sa vengeance. Résolue à rendre la grande-duchesse coupable d'imprudence à ses propres yeux, elle reprit :

— Pourquoi donc, ma chère fille, n'avez-vous pas remis vous-même ce placet au grand-duc ? pourquoi vous êtes-vous chargée seule d'une affaire aussi importante ? Le nom de ce

jeune homme touche à un secret d'État.

— Quand il s'agit de demander grâce, ai-je donc besoin de m'adresser à d'autres qu'à vous ? répondit Natalia, d'un son de voix pénétrant. C'est vous qui êtes ma reine, ma Providence ; c'est vous que j'implore... Vous seule pouvez faire grâce... Cette grâce, l'eussiez-vous accordée à Paul plutôt qu'à moi ? Non, oh ! non, madame, vous m'aimez !... vous m'aimez autant que lui... De tous les bonheurs que je vous envie, celui de pardonner est le plus grand ; c'est un droit de votre couronne, et à ce droit se rattache le premier anneau de votre puissance. Se connaître un ennemi et pouvoir se dire : Dans un jour, une heure, si je veux, cet homme sera mon esclave, il m'obéira, il m'aimera même ; sa haine, il l'abjurera, il la fou-

lera aux pieds ; tout cela parce qu'au lieu de le punir, j'aurai été clément et généreuse, n'est-ce pas, madame, le plus admirable de tous les prodiges? Oh ! pour ce seul droit de pardonner, je tiendrais à la couronne, et un jour, quand je l'aurai...

— Vous y songez déjà ? interrompit froidement Catherine, en dardant sur sa belle-fille le feu acéré de son regard.

Natalia, troublée, palpitante, comprit sa faute mais ne trouva pas la force de s'excuser.

— Au fait, reprit Catherine, je ne m'étonne plus que vous vous occupiez de choses d'État ; je n'ai point oublié le Khitaïgorod, à Moscow.

Vous rêvez de sceptre et de couronne, n'est ce pas? ajouta l'impératrice de toute la hauteur de son dédain.

— Le ciel m'est témoin, madame, que je l'invoque chaque jour pour qu'il conserve à la Russie son impératrice, à Paul I^{er}, sa mère! Croyez-moi, le hasard seul a jeté ce malheureux sur mon passage, mais le hasard appartient à Dieu...

— Comme ce jeune homme à ma justice!

— O ciel! qu'ai-je entendu?

— Dans une heure, André Stefanoff sera arrêté; dans une heure, il aura subi le châtiment réservé à son audace.

— Dans une heure, mon Dieu ! lui-?... répéta d'une voix tremblante la grande-duchesse. Oh ! madame... oh ! ma mère !... mais cela est impossible !...

— Qu'avez-vous donc ? demanda cauteusement Catherine. Vous êtes bien pâle, Nataliâ !

— Oui... je suis souffrante... cela est vrai... Oui... je sens un voile passer sur mes yeux... J'ai peur, oui j'ai peur, reprit la grande-duchesse, en reculant ; j'ai cru voir du sang... mais je me serai trompée !... Catherine est grande, Catherine est généreuse ; elle n'a pas besoin de punir un insensé... Je verrai ce jeune homme, je lui parlerai, je lui dirai ce qu'a fait pour moi, sa fille bien-aimée, la meil-

leure, la plus noble des mères !... J'arriverai à lui avec des paroles de paix, de clémence et de pardon... Je lui ferai comprendre l'énormité de sa faute... de son crime... Oh ! oui, répéta Natalia, en joignant les mains ; n'est-ce pas, ma mère, que cela sera ainsi ? Cet homme est loin d'être un imposteur comme Pugatcheff, cet homme est le fils...

— Assez, assez, murmura Catherine, les lèvres émues et tremblantes de colère ; cet homme doit mourir ou voir fermer sur lui à tout jamais la prison de Schlumelburg... Oh ! oui, la jeunesse n'excuse pas l'audace, et il ose dans cet écrit prononcer le mot d'*injustice*... Qu'il n'en soit donc plus question, madame ; c'est la première et dernière fois que vous l'aurez vu...

— Et si j'avais promis de le revoir... si, au moment où je vous parle, il m'attendait... osa reprendre Natalia, avec le courage du désespoir...

— Vous avez promis de le revoir?... il vous attend?... répéta Catherine, en étudiant le visage de Natalia. La douleur et l'effroi se livraient en elle un combat si violent, qu'elle se sentait prête à défaillir.

— Plus de doute, elle l'aime, pensa Catherine.

Et son regard cruel, insistant, s'attachait sur sa belle-fille, comme celui de l'alligator sur sa proie...

Natalia était une exception vivante, au milieu de cette cour corrompue ; elle était candide, affable, généreuse, déjà presque populaire. La perfidie la plus raffinée n'eut pu lui trouver l'ombre d'un vice ou d'un tort. Belle et vertueuse, elle répandait jusque sur tous l'influence limpide de ses rayons. En la déshabillant brutalement dans sa pensée, comme eut fait une Éthiopienne d'une jeune fille de Damas, Catherine avait cherché plus d'une fois à trouver une tache à cette douce et frêle enfant ; déjà même, — étrange renversement des lois ordinaires de la nature ! — elle avait tenté d'exciter les soupçons jaloux de son fils au sujet de celle qu'il avait choisie pour épouse. Paul I^{er} ne croyait pas, mais un jour il pouvait croire : l'ascendant de l'impératrice le lui faisait espérer.

Le trouble singulier de Natalia, l'altération de ses traits, les larmes furtives qu'elle crut voir dans ses yeux, tout confirma Catherine dans la perversité de son projet. Reportant sur la grande-duchesse un regard rempli d'une hypocrite bonté, elle l'attira doucement à elle par la main, et lui souriant avec douceur :

— Eh bien ! reprit-elle, eh bien ! Natalia, puisque vous portez à ce jeune homme un si tendre intérêt, puisque la grâce qu'il réclame est si nécessaire à votre bonheur, puisqu'enfin vous avez promis de le revoir...

— Eh bien ? hasarda celle-ci timidement.

— Eh bien ! je ne veux pas que vous rappor-

tiez au comte André Stéfanoff des paroles de désespoir... Je suis votre mère, je vous aime ; vous l'avez dit...

— Oh ! Madame !...

— Allez , allez donc à ce rendez-vous... je vous le permets... au besoin, je vous en prie. Vous direz à ce jeune homme que l'impératrice examinera son placet, qu'elle réfléchira... Oui, plus tard, dans quelques jours...

— Est-ce un rêve ? tant de bonté !

— Ah ! c'est bien à vous qu'il est redevable d'un tel miracle, poursuivit Catherine en souriant de nouveau à Natalia. Aussi je ne puis

douter un instant de son ardeur à remercier une si belle protectrice ! Ne perdez pas de temps, volez vers celui qui vous devra son salut ! C'est encore un partisan que vous faites à votre cause, mais je n'en suis point jalouse !

Et l'attirant vers elle, Catherine l'embrassa sur le front avec une grâce charmante. Étonnée, muette, Natalia ne pouvait s'expliquer un pareil retour d'idées, elle en fit honneur à la tendresse de l'impératrice.

— Soyez sûre, ma mère, que je n'oublierai jamais un pareil acte de clémence ! dit-elle en couvrant ses mains de larmes et de baisers.

Elle partit le front serein, le cœur palpitant de joie.

— Va, tu peux le joindre, murmura Catherine en la regardant fuir comme une ombre légère à travers la longue galerie qui descendait aux jardins ; je te permets de le voir cet André Stefanoff que je serais folle de punir avant qu'il n'ait servi d'instrument à ma vengeance ! Je n'oublie pas ainsi, Natalia, oh ! non je n'oublie pas, tu le sauras avant peu !

Et sonnant à l'instant même un de ses heyduques, elle lui remit un billet qu'elle écrivit à la hâte. Une joie hideuse, infernale se faisait jour sur ses traits.

— Vous remettrez ceci au grand-duc Paul sur le chemin de Peterhoff, dit-elle à l'heyduque ; allez !

L'heyduque de l'impératrice à peine sorti, Catherine courut à un rideau de lampasse bleue qui couvrait les panneaux de ce boudoir. Ce panneau était rempli de médaillons de diverses grandeurs. Sa main en détacha un au bas duquel se lisait le nom de Grégoire Stefanoff...

— Si le fils, dit-elle, en le considérant avec un sourire inexprimable, est aussi beau que le père, oh ! oui, je serai vengée !

Elle demeura quelque temps absorbée dans une rêverie silencieuse devant cet ivoire entouré d'un cercle en pierreries... Rien de ce qui se passait alors dans son âme ne se reflétait sur ce front impénétrable.

En replaçant le médaillon, sa main éprouva seulement un frisson léger, elle le regarda encore une fois, et tira ensuite le rideau sur lui.

Midi venait de sonner en ce moment à la pendule.

Parmi les objets épars sur la cheminée, les yeux de l'impératrice rencontrèrent tout à coup l'œuf de Pâques que le chevalier lui avait donné la veille.

— Viendra t-il à ce rendez-vous ? se demanda t-elle, voyons un peu.

Et superstitieuse comme une italienne, elle

eut bientôt étalé un jeu de cartes sur sa table. Elle les battit longtemps en silence et avec crainte. Tout d'un coup, son œil d'aigle étincela, et elle se sourit avec orgueil à l'une des glaces du boudoir, en examinant son jeu.

— Décidément, s'écria-t-elle, il sera exact, oh ! maintenant j'en suis sûre !

CHAPITRE V:

Le Kiosque bleu.



V

Le Kiosque bleu.

Natalia croyait arriver la première au rendez-vous, elle se trompait : André Stefanoff l'avait précédée...

Elle reprima un cri léger en le voyant pâle, immobile, adossé à la porte de ce pavillon plu-

tôt comme un gardien sombre et sévère que comme un solliciteur inquiet. Une flamme étrange pétillait dans son regard, Natalia ne l'examina point sans frayeur. L'une des mains du comte était cachée sous son cafetan, l'autre demeurait pendante, mais serrée par un mouvement convulsif. La grande-duchesse entra la première dans le kiosque, le jeune homme l'y suivit.

André se trouvait évidemment dans une de ces crises où l'on se sent à peine maître de sa pensée ; son visage avait la pâleur livide et transparente d'un fantôme. Une nuit fiévreuse, horrible, avait bouleversé les traits de ce pur visage ; les voix impétueuses de la haine, de la vengeance parlaient alors dans son cœur. Le

seul aspect de Natalia fit taire ses mouvements, sa frénésie se calma.

Etait-ce donc là cette formidable souveraine, l'objet de ses indignations concentrées, la terreur de ses nuits, et le point de mire de son poignard ? André Stefanoff ne connaissait pas Catherine ; devant Natalia il se sentit découragé. Il recula à sa vue, effrayé comme un enfant.

Dans ce mouvement, son cafetan s'ouvrit, le poignard du jeune homme tomba émoussé sur le parquet.

— Malheureux ! murmura la grande-duchesse, chez qui l'effroi fit place à la pitié, re-

merciez le ciel que je ne soie pas l'impératrice !

Il la contempla plus blanc qu'un linge, mais avec un air de doute et de méfiance. A ce conspirateur téméraire, il paraissait impossible que le ciel pût refuser Catherine, à moins d'une froide raillerie.

La grâce souveraine de Natalia, son regard plein de bonté, l'exquise bienveillance de ses discours et de sa personne, tout finit par rassurer ce cœur dévoré jusque-là d'un seul désir, celui de se rencontrer face à face avec sa plus cruelle ennemie. Il se baissa jusqu'à terre, et il ramassa son poignard d'un air confus.

Natalia le considéra quelques instants.

Jamais peut-être un type plus exact de la beauté grecque, — la beauté tant de fois idéalisée par les sculpteurs, — n'avait frappé ses regards ; André possédait ces lignes nobles, admirables qui font l'orgueil des anciennes statues ; sa physionomie était altière, dédaigneuse. Une pudeur sainte et presque sauvage relevait encore chez lui l'attrait de ses avantages extérieurs ; il n'avait rien de ces jeunes seigneurs qui ont toujours l'air de monter sur un théâtre. Si Natalia fut touchée de l'incomparable perfection de tous ses traits, elle le fut bien plus de sa mélancolie âpre et hautaine. Ce n'était pas là un homme ordinaire ; elle comprit qu'avant tout elle devait lui dire la vérité.

— Non, dit-elle au jeune comte avec sa dou-

ceur accoutumée, non je ne suis point l'impératrice. C'est bien moi en revanche qui ai reçu hier votre placet, moi qui ai déjà obtenu beaucoup de Catherine, mais qui, Dieu aidant, obtiendra bientôt davantage. Rassurez-vous, monsieur, c'est une amie, une sœur qui vient vous trouver.

En prononçant ces mots, elle attachait sur André des yeux où se peignait toute son âme. Pour lui, sa surprise le rendait presque sans voix. Il s'examinait puis regardait tour à tour la grande-duchesse, et il ne comprenait pas.

— Madame, reprit-il enfin d'un son de voix pénétré, qui que vous soyez, vous avez devant vous un misérable. Ce poignard que je viens de ramasser, ce n'est point contre l'impéra-

trice, c'est contre moi que je devrais le tourner, si j'en avais le courage ! Je vous ai perdue sans doute, je vous ai rendue complice à votre insu de ma colère, de ma haine. Et c'est vous, vous dont je ne connais pas même le nom, qui avez daigné intercéder pour moi auprès de Catherine ; c'est vous qui n'avez pas craint de vous exposer à un refus en mettant cet écrit sous ses propres yeux ! Ah ! soyez bénie, vous qui me représentez ici l'un de ces anges de justice à qui Dieu permet si rarement de quitter le ciel ; soyez bénie vous qui avez tendu une main protectrice à ma misère ! Je n'ai pas le droit de vous demander qui vous êtes, mais encore un coup, à dater de ce jour je vous appartiens, parlez ! Vous avez donc vu cette Catherine jusque-là inexorable ? vous lui aurez dit alors et par quelle douleur et par quel ser-

ment inflexible je suis lié. Ah! racontez-moi comment vous pûtes frapper à la porte de ce cœur d'acier; dites-moi comment en vous écoutant, Catherine peut-être crut entendre la voix de Dieu!

Il s'était arrêté, ému à la fois d'admiration et de respect pour cette belle jeune femme, épiait avec avidité ses moindres gestes, et suspendu à ses lèvres. Comment avait-elle été touchée si tôt de son malheur, comment avait-elle osé aborder l'impératrice? Quel était son nom, son rang? était-ce Catherine qui la députait vers lui? En la regardant de nouveau, André Stefanoff ne put s'empêcher de croire à une intervention presque divine.

Comme il la pressait encore de répondre,

elle lui tendit la main avec un air si confiant et si noble, qu'André s'agenouilla pour y imprimer un baiser.

— Vous êtes bien à plaindre, oh ! oui, je le sais, lui dit-elle avec un charme ineffable ; ce que j'ai pu entrevoir de votre misère est horrible. Je n'ai point connu le comte votre père, j'ignore quel a pu être son crime aux yeux de sa souveraine. Quoi qu'il en soit, monsieur, je n'ai point hésité, j'ai parlé pour vous à l'impératrice. Le courroux de Catherine m'avait d'abord effrayée ; Dieu m'a soutenue, il a donné à mes paroles une consécration austère et sainte. Oui, j'arrive à vous plus heureuse qu'une femme à qui le sort eut départi un royaume, je viens vous dire : Espérez ! l'impératrice a promis.

— Promis ! murmura André avec un sourire amer, promis ! Ah ! vous ignorez, madame, ce que sont les promesses de Catherine !

Natalia se tut, comme si un éclair soudain eût illuminé alors son âme. Un frisson de glace passa dans son cœur et sur ses lèvres.

André reprit tristement :

— La parole royale était autrefois une sainte et grande chose. Depuis Elisabeth *la clemente*, on sait ce qu'il faut en penser.

— Je veillerai à ce que l'impératrice tienne la sienne, répondit Natalia.

— Vous êtes donc auprès d'elle ? demanda André timidement.

— Auprès d'elle, non, avec elle, répondit Natalia en regardant le jeune homme avec une expression pleine de franchise.

— Vous la haïssez ?

— Non pas, c'est elle qui me hait.

André se rapprocha d'elle par un mouvement involontaire.

— Vous êtes malheureuse ? lui demanda-t-il oubliant sa propre douleur, parlez, oh ! parlez, Madame, que puis-je faire pour vous ?

Le visage de Natalia reprit une apparente sérénité. Elle se repentait de ce retour forcé sur elle-même, c'était, après tout, à un étranger qu'elle venait de faire une confidence. Mais dans ce jeune homme inopinément jeté devant elle, il y avait une puissance bizarre, magnétique. Ses traits respiraient l'audace, la passion, le courage. Ce qu'elle avait lu de sa lamentable histoire avait rempli de trouble son âme chaste et paisible ; il jouait d'ailleurs un jeu terrible, inouï. Au fond de son cœur, Catherine le haïssait ; mais, qu'avait donc fait son père ? Etrangère aux intrigues de cour, heureuse jusqu'à ce jour de l'intimité de Paul, tout en se demandant si elle avait bien la clef de ses plus secrètes pensées, la grande-duchesse n'avait jamais été initiée par Catherine à ces mystérieuses histoires qui étaient encore une énigme

pour ses propres familiers, elle ne connaissait guère, de ce règne terrible et sourd, que les fêtes charmantes, embaumées de Péterhoff ou les comédies impériales de l'Ermitage. A la vue d'André, elle comprit bien vite qu'il allait s'agir pour elle d'une de ces révélations qui épouvantent. Depuis quelques secondes, le jeune homme semblait absorbé dans une morne rêverie; on l'eût cru de marbre à la fixité de son regard cloué vers le sol. Sa beauté réelle avait disparu pour faire place à une expression morne et fatale. Il rompit cependant le premier ce silence de glace, et considérant Natalia avec fermeté :

— Madame, lui dit-il, je vous ai dit tout à l'heure que je croyais peu aux promesses de Catherine; jugez-en par le récit que je dois à

vosre intérêt pour un malheureux. L'homme, dont je demande la grâce à Catherine, est le comte Grégoire Stefanoff, et cet homme, c'est mon père! Son bourreau, c'est Catherine! Mais ce que vous ignorez, je le vois bien, ce que cet écrit, tracé par moi pour Catherine l'impératrice, n'a pu vous apprendre, ce que vous me demandez par vos regards, ce que vous avez le droit de savoir, c'est son crime! Ce crime, je vais vous le dire. Grégoire Stefanoff, mon père, est coupable d'avoir aimé Catherine; Catherine, dans mon père, a puni son favori!

André devint pâle après ces paroles; cet aveu, il ne l'arrachait de son cœur qu'avec une lutte violente contre son orgueil. De tous les outrages adressés au comte Grégoire Stefanoff, celui-là lui avait toujours semblé le plus

hideux et le plus sanglant. Il comprima un soupir, et reprit d'une voix altérée par la douleur et la honte :

— Ceci, je dois le dire, fut la seule tache de notre maison. A l'âge de vingt ans, mon père s'était uni à l'une des nièces du marquis de Marialva en Portugal ; elle mourut en me donnant le jour ; on m'envoya à Lisbonne. Le motif de mon éloignement fut resté un mystère pour toute ma vie, sans une lettre du docteur Almann qui m'apprit récemment la vérité. Catherine, passant un jour la revue du régiment d'Ismaëloff, remarqua un jeune officier dont l'extérieur lui plut. Une tristesse noble et douce embellissait ses traits ; il était modeste et brave. A quelque temps de là, les quatre régiments des gardes s'agitèrent, le nom

du prince Ivan servait de ralliement aux révoltés. Un jour, il y eût une émeute générale dans les casernes. Abandonnée d'une partie de sa noblesse, Catherine était peut-être au moment de subir le sort de Pierre III, quand mon père, la voyant en uniforme, exposée à périr parmi les rebelles, l'épée à la main, l'empêcha de tomber vivante en leur pouvoir, en jetant sur elle son propre manteau et en la reconduisant, par une issue secrète, au palais de l'Amirauté. Catherine paya ce service en lui proposant bientôt un de ces marchés qu'elle avait proposés à tant d'autres, celui de sa honte ! Elle comptait sur la vanité de Grégoire Stefañoff, mais ni l'éblouissement de cette fortune rapide, ni la passion violente de l'impératrice ne pouvaient faire consentir mon père à son *deshonneur*. Catherine résolut de vaincre

cette résistance ; elle eut recours à un piège de courtisane. Un soir, dans un de ces boudoirs, aux lambris dorés de Péterhoff, dédiés au crime plus qu'au plaisir, la vapeur enivrante d'un vin préparé, priva bientôt le comte de sa raison. Catherine triomphait, le comte avait tout oublié dans cette infernale orgie ! Le lendemain, à son réveil, son règne commençait, il apprenait de tous qu'il avait la seconde place de l'empire ! Cette œuvre d'humiliation une fois accomplie par l'impératrice, le malheureux devint presque fou. Le docteur Almann, son ami, était le seul qui le visitât ; la terreur qu'inspirait Catherine à son favori avait fini par éteindre en lui tout sentiment de révolte. L'exemple de Wissotsky, sacrifié et congédié avec des présens qui doubleraient encore le poids de sa honte ne lui laissait pas même d'espérance et

de courage, lorsqu'un jour, animé par la vue du propre fils de Catherine que son gouverneur maltraitait, et songeant sans doute à moi, pauvre enfant abandonné par lui à des mains mercenaires, il leva son fouet de chasse sur le maître du jeune prince. L'homme menacé se tut, mais il se vengea bientôt. Un matin, mon père trouva la garde du palais doublée, des sentinelles venaient d'être placées à la porte de son appartement; on fouillait ses papiers comme ceux d'un criminel! Accusé de haute trahison, il se vit bientôt dégradé dans la cour même du palais et souffleté par la main du bourreau! Ainsi se vengeait Catherine, Catherine dont rien n'eut pu attendrir le cœur, pas même le pouvoir des souvenirs! Au docteur Almann, qui fut le seul à solliciter pour le comte, elle ne répondit que par ces mots : Or-

loff arrive demain ! Et la main de Dieu ne s'ap-
pesantit pas alors sur cette femme, la foudre
ne vint pas toucher son bandeau royal, la di-
vine patronne du Kremlin la laissa vivre ! Cet
homme qui l'avait sauvée, la misérable ! de
l'animosité de tout un peuple ; cet homme, sur
la foi de quelques lâches conseillers, elle le
laissa souffleter publiquement ! Madame, oh !
Madame, qu'avais-je donc fait au ciel ? Epée
flamboyante de l'ange du Seigneur, toi que je
revois depuis, toutes les nuits, dans mes rêves,
en quelles mains reposais-tu ?

André n'avait laissé passer ces dernières pa-
roles qu'à travers des larmes de rage, il sem-
blait vaincu, épuisé, cependant il continua :

— Un autre que le comte eût trouvé la mort

au sein de ces lourdes ignominies. Se voir enlever une à une ces décorations acquises en des temps meilleurs, recevoir l'insulte dans ce même palais où il commandait en maître ; puis, pour couronner tant d'outrages, tendre sa joue au bourreau, n'était-ce point assez pour sentir briser ses forces ? Mais il était père, mais il se souvenait de cet enfant, le seul être destiné peut-être à ne point apprendre sa honte ! Que de fois, je l'ai su depuis, ses pensées se reportèrent alors vers la terre où je pleurais ! J'étais, en effet, plus rêveur qu'on ne l'est communément à cet âge, je pressentais déjà une vie pleine de troubles et d'orages. De quel étonnement, de quelle douleur ne fus-je pas saisi en apprenant la mort de mon père ? J'étais loin de me douter alors qu'Almann me cachât la vérité. Le comte avait été renfermé

dans une des forteresses du royaume, mais le docteur ignorait laquelle, tant le secret de Catherine était bien gardé. Il préféra, dès lors, me faire croire à la mort du seul protecteur que j'eusse au monde. En revenant ici, je pus croire à peine à mon malheur; les soins généreux d'Almann m'avaient conservé une large portion de ma fortune. Mon étonnement fut grand seulement quand il m'apprit que je ne devais jamais rentrer dans Pétersbourg. Il me conseilla aussi une vie morne, retirée. Un seul ami, venu avec moi de Lisbonne, partagea ma solitude; il me poussa bientôt à l'égayer par des fêtes. — Vous êtes riche, me dit-il, le chagrin profond que vous ressentez devra fuir à la seule voix du plaisir, étonnez, éblouissez! Ce fut au milieu de ces joyeux préparatifs qu'une lettre du docteur vint porter l'effroi et

L'indignation dans toute mon âme. — Le fils de Grégoire Stefanoff rêve les fêtes, y était-il dit, et moi, depuis deux ans, je rêve aux moyens de sauver son père ! Il existe encore, mais sous la sombre voûte d'une prison, et cette prison a déjoué jusqu'ici toutes mes recherches. » La lecture d'un pareil billet produisit sur moi l'effet de la foudre, Almann m'y apprenait tout ! Le voile qui recouvrait la vie de mon père, une fois déchiré, je demeurai en proie au plus sombre abattement. L'idée de pouvoir aborder Catherine allumait mon sang et ma fureur ; mais comment la voir sans qu'elle ne fût point entourée, sans que le bras d'un sicaire ne s'interposât pas entre l'impératrice et ma vengeance ? Les fêtes de Pâques me fournirent enfin une occasion. Résolu à tout tenter pour savoir de Catherine ce qu'elle

avait fait de mon père ; je suis venu ici, la rage dans le cœur et sur les lèvres, je suis venu demander à Dieu ou à l'enfer de me livrer Catherine ! Le ciel seul m'a répondu. Au lieu du démon, il m'envoie l'ange ; au lieu de Catherine, une femme qui daigne compâtrer à mon malheur ! Ah ! madame, quels que soient contre moi les efforts de la destinée, croyez bien que jamais une aussi touchante image que la vôtre ne s'effacera de mon souvenir, croyez que j'accepterais aujourd'hui même une lutte encore plus terrible contre la fortune pourvu qu'après m'avoir abandonné, elle vous soutint ; pourvu que vous ne fussiez pas vous-même, à cette cour, poursuivie ou malheureuse !

En parlant ainsi, André avait laissé tomber une larme sur les mains glacées de la grande

duchesse; il interrogeait la pâleur de son beau visage. Émue, transportée, Natalia le contemplait à son tour dans un silence attendri. Confidente de ce drame lugubre, elle avait ressenti bien vite pour son héros une merveilleuse sympathie. Le silence du lieu où ils se trouvaient, la douleur si passionnée d'André, tout, jusqu'à cette parité d'infortune qu'elle éprouvait, semblait l'unir au jeune homme. Ne ressentait-elle donc pas la même haine que lui, au seul nom de Catherine? ne soupçonnait-elle pas, dans sa souveraine, sa plus mortelle ennemie? Mille idées étranges bouleversaient son cerveau; elle eût voulu rendre, à tout prix, André plus calme.

— Si la clef de cette prison était dans mes mains, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que, dès

ce soir, vous feriez tomber ces fers odieux! Que ne puis-je, hélas! vous retenir du moins auprès de moi! A deux, peut-être, nous aurions plus de courage. Par malheur, André, la délation entoure mes moindres démarches. Vous cherchez la prison de votre père; regardez, voici la mienne! Une cour où je ne saurais faire un pas sans trouver un espion, un trône dont je n'approche qu'avec frayeur! Et cependant cette cour, André, je ne puis la fuir; cette femme, nommée Catherine, je suis forcée chaque jour de baiser sa main! Ah! malheureuse que je suis!

— Malheureuse! reprit André, je croyais, madame, qu'il n'y avait que moi d'éprouvé! Mais, qui êtes-vous donc, vous, si noble, si digne en tout d'adoration et d'amour, pour

que vous puissiez vous dire malheureuse? Serait-ce donc à une victime de Catherine, que vient de parler le fils du comte Grégoire Stefanoff?

— A une victime de Catherine, André, vous avez devant vous la belle-fille de l'impératrice!

— La grande-duchesse! murmura le jeune homme, atterré par la stupeur.

— Oui, la grande-duchesse, reprit avec amertume Natalia. On me croit heureuse, et je dévore mes larmes; on me félicite d'avoir ici le premier rang après Catherine, je n'ai que le premier rang dans sa haine! Et cependant,

vous le voyez, ajouta-t-elle, c'est moi, non pas elle que la Providence a placée sur votre chemin ; ce poignard que vous aiguisiez contre Catherine. c'est à ma voix qu'il vient de tomber ! Ah ! le ciel a mis à notre rencontre un sceau désormais ineffaçable. Oui, malheureux enfant ! votre père vous sera rendu ; oh ! maintenant j'en suis sûre ! Demain, ce soir même, je reverrai Catherine. En attendant, priez, espérez, je veille sur vous ! Unissons-nous tous deux pour cette cause noble et sainte, votre secret demeure à tout jamais enseveli dans mon sein ! Je n'oserais ici me confier à qui que ce fût, pas même au docteur Almann ! Mais il faut nous quitter, l'heure s'écoule, mon absence peut être remarquée déjà au palais. Jurez-moi, du moins, avant de nous séparer, que vous n'entreprendez rien

contre Catherine; jurez-moi que vous abjurez ici toute idée de crime et de vengeance. C'est à Dieu seul, André, qu'il appartient de punir; nous avons besoin, avant cela, qu'il délivre! Pour ma part, je vous promets de vous aider en tout comme un ami, comme un frère; me promettez-vous de m'obéir?

— Je vous le promets, répondit le triste jeune homme; depuis que je vous ai vue, madame, vous avez mis vous-même un frein inconnu à ma haine, comme si le ressentiment le plus juste ne me poussait pas. Hier, ce matin encore, je vous ai abordée la menace sur les lèvres; maintenant, madame, vous me voyez à vos pieds, n'ayant plus d'espoir qu'en vous! Oui, vous pouviez seule opérer un tel prodige; Catherine vous devra plus qu'elle ne

saurait penser. Acceptez-moi, je vous le répète, pour le plus dévoué de vos serviteurs ; ordonnez, et j'obéis ! Vous êtes le premier rayon céleste tombé sur ma démence et mon enfer ; Dieu vous a placée trop haut pour que je ne me renferme pas vis-à-vis de vous dans la plus sainte des adorations ; mais, aussi, il vous a éprouvée assez pour que je vous plaigne ! Adieu, madame, adieu ; toutes mes pensées sont à vous. Quel que soit le résultat de vos efforts, André Stefanoff vous bénira ; votre chère image ne me quittera qu'avec la vie !

Il avait dit ces mots avec un accent si vrai et si pénétré, qu'un flot de larmes inondait alors ses joues. Il les essuya lentement et se disposa à partir, non sans jeter un dernier coup d'œil de tristesse et d'amour à sa noble

protectrice. Pour Natalia, son cœur palpitait sous le poids d'aussi nouvelles émotions, l'idée seule de se séparer d'André pour toujours, brisait ses forces... Le jeune homme comprit qu'il devait s'arracher lui-même le premier au trouble d'une pareille scène ; il poussa le bouton de la porte qui donnait sur les jardins...

· Tout d'un coup il recula...

Un homme en habit de chasse, les vêtements en désordre, entra dans le pavillon... Cet homme était le grand-duc.

CHAPITRE VI.

Une conspiration.

VI

Une conspiration.

— A la vue de Paul, Natalia tressaillit...

Le grand-duc était en proie à une lutte violente, ses regards lançaient la foudre. D'une main, il tenait son fouet de chasse convulsivement serré ; de l'autre, il froissait la lettre

qu'il venait de recevoir des mains de l'heyduque impérial sur la route de Péterhoff.

L'émotion de Paul devenait incompréhensible pour Natalia.

C'était sur elle, bien plus encore que sur André, que venaient de s'arrêter ses deux prunelles brillantes d'un feu rapide, acéré, pleines enfin de cette expression hautaine et sombre que dut avoir, dès son enfance, le fils de Pierre III, victime fatale de la désunion dans laquelle vécurent ceux qui lui avaient donné naissance.

L'empereur avait déclaré, par un ukase, qu'il ne le regardait pas comme son fils, et l'on peut comprendre, dès lors, de quel poids

un si étrange désaveu retombait sur le cœur de Paul ! Jeune, brillant, envié, il nourrissait en lui une plaie profonde, incurable... A la seule idée d'un nouveau déshonneur, le grand-duc devait frémir...

Il envisagea quelque temps Natalia, puis bientôt son œil retomba terrible, allumé sur le jeune homme...

Ce même Paul, si cruellement dominé par Catherine ; ce même Paul, qui devait croire plus tard aux bruits mensongers répandus sur Rasoumoffski, trouva André si beau, si grand et si noble qu'il en eut peur...

Le comte avait tout compris, et cette fureur sans frein, et cet orgueil absolu. Mais, avant

toutes choses, il demeurait frappé, attendri, de la singulière douleur de Paul...

Cette douleur avait alors un caractère énergique et presque sacré ; on eût dit d'un frère blessé dans son affection la plus sainte, la plus intime... Une larme de rage s'était fait jour dans les yeux de Paul, le sang des czars s'éveillait en lui ; il était superbe de cette puissance surnaturelle que Dieu donne aux rois futurs... André demeura devant lui muet, immobile ; en vérité, on l'eût cru coupable...

— A genoux, malheureux ! cria Paul, d'une voix étranglée par la fureur, et en levant son fouet sur le jeune comte...

Une pâleur mortelle couvrit les traits d'An-

dré Stefanoff, il porta la main un instant à son poignard ; mais la grande-duchesse se trouvait déjà devant lui. Par un mouvement aussi rapide que l'éclair, elle avait arrêté le bras qui menaçait, et regardait Paul intrépidement.

— Laissez-moi punir le plus téméraire des attentats, poursuivit Paul, hors de lui ; si vous n'êtes pas coupable, Natalia, cet insensé l'est du moins ; je n'ai pas besoin de Catherine pour me faire ici justice !

En même temps, Paul écartait la grande-duchesse.

— Savez-vous seulement le nom de ce jeune homme ? demanda-t-elle avec un cri qui sem-

blait avoir déchiré son cœur, en s'y frayant un passage.

— Que m'importe son nom? reprit le grand-duc, en s'avancant de nouveau le bras levé sur André; il n'est besoin, pour châtier un traître, que de l'avoir en face de soi...

— Frappez donc, s'écria-t-elle, frappez, monseigneur, frappez!... Celui que vous avez devant vous est le fils du comte Grégoire Stefanoff!

A ce nom, le fouet tomba des mains du grand-duc, et il poussa un gémissement étouffé.

— Le fils de Grégoire Stefanoff! murmu-

ra-t-il... J'allais frapper un homme dont le père m'a sauvé lui seul du fouet infamant de Zadowski !

Il jeta le fouet par la fenêtre du Kiosque, et tendit sa main à André, avec un empressement plein de noblesse... Deux grosses larmes coulaient en ce moment sur ses joues ; il était confus de cette honte pure et sainte que connaissent seulement les grandes âmes. Il étreignit André contre son cœur, comme un frère l'eût fait de son frère, le priant de lui pardonner.

— Tu n'es pas coupable... non, tu ne peux l'être... Généreux enfant, tu triompheras de la perfidie de Catherine!... Ah ! ma mère, ma mère ! ajouta-t-il avec rage, est-ce donc là ce que je devais attendre de vous !

Il se tut, et déployant la lettre qu'on lui avait remise de la part de l'impératrice, il la mit sous les yeux de Natalia, encore toute émue de cette scène. En la parcourant, la grande-duchessè eut peine à contenir sa douleur et ses sanglots :

— Ah ! s'écria-t-elle, avec cette indignation ferme et sincère, qui est le partage des cœurs généreux et blessés ; ah Paul ! qu'ai-je donc fait à votre mère ?

— Vous m'aimez ! répliqua-t-il avec conviction ; vous n'êtes pas de ces femmes qui se font un jeu de l'hypocrisie et du mensonge ! N'est-ce point assez, Natalia, pour mériter la haine de Catherine ?

Il prononça ces mots avec un accent si vrai d'amertume, que les larmes en vinrent aux yeux d'André...

C'était la première fois qu'il lui était donné de voir le fils de Catherine II, et, dans ce fils, jusqu'alors l'esclave patient des volontés de sa mère, André Stefanoff découvrait déjà un rebelle. L'artifice infâme de Catherine, sa noirceur, sa jalousie, tout concourait à souffler la haine au cœur du jeune comte. On avait voulu le perdre, et avec lui un ange de vertu, de candeur, une femme dont le seul contact eût purifié toute autre que Catherine... André se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, d'un drame lugubre, infernal. Peu contente de sacrifier son père, l'impératrice avait-elle donc voulu étendre sa vengeance jusqu'à sur le

filis ? N'avait-elle donné à Natalia que des paroles menteuses ? Le jeune homme entrevoyait, enfin, l'abîme qu'on lui creusait ; mais ce qui lui semblait le plus affreux, c'était cette belle jeune femme, calomniée ainsi à plaisir par Catherine, forcée de descendre, pour se justifier, à la prière, ou de se renfermer dans son orgueil. De tous les droits sacrés, méconnus par son ennemie, celui-là lui semblait le plus outrageusement violé ; il eût voulu que l'impératrice survînt elle-même pour la confondre.

— Monseigneur, dit-il à Paul, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne venais ici qu'en suppliant... Madame, ajouta-t-il, en levant les yeux sur la grande-duchesse, a eu la bonté de présenter pour moi un placet à l'impéra-

trice... Vous voyez comment Catherine se montre juste!...

Paul I^{er} reprit, en envisageant le jeune comte :

— Rassurez-vous, André, au-dessus de Catherine, il y a Dieu!

— Dieu, répondit-il, a laissé punir mon père d'un crime dont il était innocent, il l'a laissé en proie aux tortures de la prison, de la faim peut-être...

— Votre père existe?

— Il vit, monseigneur, il vit sans que je sache sous quelle voûte humide s'éteignent ses

cris, quels verroux se tiraient sur lui nuit et jour, quel geôlier visite ses fers pour les river ; il vit sans que jamais un rayon d'espoir ait illuminé son morne cachot, sans qu'une voix amie ait pu lui dire : Votre fils existe aussi ! N'est-ce pas d'un mort que je vous parle, monseigneur ? ajouta-t-il en arrêtant sur Paul un regard froid et terrible.

— Que demandiez-vous donc, André, dans cette requête à Catherine ?

— Qu'il me fût permis, monseigneur, de fouiller toutes les prisons de ce royaume, afin que dans l'une je pûsse retrouver celui qu'elle a si longtemps, si cruellement caché à mes recherches comme à celles d'Almānn... Voilà

ce que j'espérais, je l'avoue, obtenir de Catherine...

Le grand-duc resta pensif.

— André, reprit-il, on voit bien que vous ne connaissez pas l'impératrice !

— Pourquoi, monseigneur ?

— Parce que votre demande est insensée.

— Insensée ? dites-vous ! Mais l'impératrice n'a-t-elle pas à réparer pour moi un an de douleurs et d'angoisses ? ne sait-elle pas le lieu où Grégoire Stefanoff languit captif ?

— Raison de plus, imprudent enfant, pour qu'elle vous en rouvre les portes...

— Mais c'est là mon vœu, mon unique espoir ! reprit André.

— Oui, poursuivit Paul, elle vous rendra ce père, oui, demain peut-être vous saurez par elle dans quelle forteresse obscure on l'a jeté ! Vous saurez cela, André, et vous vous direz dans votre ivresse, dans votre délire : Catherine est juste enfin ! On lèvera pour vous une pierre ou des barreaux, on vous montrera un souterrain et l'on vous conduira à votre père ! Vous l'embrasserez, vous l'étreindrez comme un homme qui se sent mourir de joie à l'idée qu'un être chéri va revivre. Mais écartez un peu cette chevelure blanchie, ces vêtements en lambeaux, aspirez ce souffle, André, demandez à celui que vous appelez votre père de vous répondre ; — André — ces lèvres se-

ront violettes, ces cheveux glacés par le souffle de la mort, ces vêtements ne recouvriront qu'un cadavre... Telle sera, André, la clémence de Catherine ! Sa main n'ouvre que les tombes ! Une nuit aussi, André, moi qui vous parle, une nuit que je ne trouvais plus Panin à mes côtés, j'ai crié, j'ai appelé mon père ! Alexis Orloff est venu, et il m'a imposé silence... Le lendemain au matin, André, j'ai trouvé ma mère qui faisait brûler au feu par une de ses femmes, un long morceau de soie noire : c'était la cravate de Pierre III, tordue, déchirée, sanglante ! Un édit publia la douleur de Catherine, un édit m'apprit que j'avais perdu mon père !.. André, cher André, puisse-t-il n'en pas être ainsi du vôtre !..

Paul avait dit cela d'une voix qui faisait

peur, Natalia écoutait son mari, glacée, insensible... C'était peut-être la première fois que Paul s'exprimait ainsi devant elle, mais il y a des instants donnés où les douleurs faites de l'acier le plus fort, se brisent à l'insu du cœur qui les renferme ; l'outrage fait à l'époux, paraît plus haut que le joug qui pesait depuis si longtemps au fils.

— Oh ! reprit-il bientôt, comme un homme qui retrouve la force et la voix, André, que ne suis-je ton empereur ! Ce sceptre ensanglanté, ce bandeau taché de boue, je les laverais dans une eau pure et divine ; l'amour de mon peuple n'aurait pas sa source dans la peur ! Mais si abaissé qu'on veuille le faire, Paul a encore des amis et des partisans ; je suis fils du Czar, André, je n'oublierai pas le fils du

seul homme qui ait osé lutter avec le farouche Zadowski ! Ton père m'a fait respecter, je ferai, moi, respecter envers lui les droits de la noblesse et de la justice. Natalia, vous m'aidez, n'est-ce pas dans cette lutte courageuse contre ma mère ? Oui, continua-t-il, car maintenant vous ne pouvez plus douter des projets de l'impératrice ! Le lys le plus chaste, le plus éclatant, elle a voulu le ternir en un jour, ô ma chère Natalia, mais le cœur de Paul est trop sûr du tien pour croire à la méchanceté et à la ruse ! Unissons-nous tous deux contre ce tyran impie, mais surtout songeons à rendre un père à cet infortuné que Catherine poursuit comme nous de sa vengeance !

Et d'abord, ajouta Paul, il ne faut pas qu'André nous abandonne lui-même : le succès

dépend de nos efforts réunis. D'aujourd'hui, comte Stefanoff, je vous nomme ici capitaine de mes gardes, c'est un titre qui vous attache jour et nuit à ma personne... Ah ! ce titre engage, je le sais, reprit le grand-duc en souriant, mais grâce à Dieu je ne crains pas encore le poison ou le poignard !..

André s'inclina, pendant que la grande-duchesse remerciait Paul par un sourire.

— Les fêtes pascales durent huit jours, poursuivit-il, et ce temps, vous le savez, amène à Pétersbourg une prodigieuse affluence de peuple et de gens de condition. Nous profiterons, André, de ce tumulte qui peut nous être favorable. Zadowski, mon gouverneur, avait, il m'en souvient, pour affidé un certain homme

en qui il avait pleine confiance. On m'a raconté que depuis le coquin s'était enrichi, et qu'il tenait même une hôtellerie dans cette ville... Nous irons chez lui, nous l'interrogerons ; oh ! il faudra bien qu'il parle... Il se nomme, je crois, maître Isaac, il est le dépositaire des secrets de Zadowski...

— Isaac, murmura André, Isaac, le maître de la taverne de Saint-Nicolas !

— Vous le connaissez ?

— Hier, en arrivant, je l'ai vu ici pour la première fois. Cet homme a une fille qui se nomme Irma.

— C'est possible.

— Isaac... répétait André, devenu rêveur, oui, c'est bien son nom, Isaac...

— Nous parviendrons, sans doute, reprit Paul, à savoir de lui une partie de ce secret...

— Je donnerais ma vie pour être à ce soir ! dit André.

— Mais, continua Paul, si le ciel favorise notre projet, songez que je dois agir seul, André ; tout ce qu'il y a de périlleux dans cette mission est pour moi.

— Pour vous, monseigneur ?

— Sans doute, vous êtes inconnu, ou plutôt personne ne doit ici vous connaître. La

taverne de ce vieillard est peu sûre, à ce qu'on m'a dit du moins. Ce soir, à minuit, nous y frapperons, et demain, demain, André, ce ne sera plus le fils du comte Grégoire Stefanoff qui sollicitera l'impératrice Catherine, ce sera Paul I^{er} qui dira à sa mère : Vous avez à réparer une injustice ; rendez un père à André, rendez-le lui, ma mère, et moi je vous rends cette lettre, cette lettre que vous vous repentez déjà de m'avoir écrite. Natalia est pure et je l'aime, André est innocent et il souffre, ne leur devez-vous rien à tous deux ?

— Ah ! Paul, s'écria Natalia transportée, vous serez un jour empereur, vous êtes digne d'un trône !

Le grand duc sera celle qui lui parlait

ainsi contre sa poitrine, et il la couvrit de tendres caresses.

— Et voilà ceux qu'elle espérait désunir, pensa André. Si du moins, dans ma misère, j'étais aimé d'une femme!

Il crut apercevoir en ce moment une rougeur légère au front de Natalia. La tristesse et la rêverie succédaient peu à peu à son ivresse; elle l'envisageait avec une sorte de découragement. Que se passait-il donc dans le cœur de la grande-duchesse?

Nulle voix, nulle rumeur ne s'élevait alors autour d'eux; Paul avait ouvert la fenêtre du kiosque et s'y était accoudé... Tout à coup, une voix agile et fraîche s'éleva près d'un massif; cette

voix était celle d'une jeune fille. Elle chantait un de ces airs slaves pleins de mélancolie et de douceur qu'André n'avait guère entendu jusque là que dans les campagnes. En écartant un rideau, il n'eut pas de peine à reconnaître Irma, qui passa aussi rapide près du kiosque qu'une biche de la pelouse.

— La fille de maître Isaac, dit André à Paul, en lui montrant la chanteuse.

Le grand-duc l'appela, et elle se présenta à lui toute confuse.

— Votre père, demanda-t-il, n'a-t-il pas servi autrefois le comte Zadowski ?

— Oui... monseigneur... balbutia-t-elle en pâlissant.

— C'est bien. Ayez soin de tenir ce soir la porte de sa maison ouverte à deux hommes qui viendront sur le minuit. Qu'Isaac repose ou non, vous les introduirez sur-le-champ auprès de lui.

— Il suffit, monseigneur, répondit Irma, toute tremblante. Dois-je prévenir mon père?

— C'est inutile. Nous avons besoin de votre discrétion.

— Il en sera fait ainsi que vous le voulez, monseigneur.

Paul referma la fenêtre, et se rapprocha d'André.

— Bon espoir, lui dit-il, et surtout courage, mon cher capitaine.

Il descendit le premier, et voyant qu'André hésitait à offrir le bras à la grande-duchesse :

— André, ajouta-t-il, songez que nous pouvons là rencontrer l'impératrice ! Il vous faut aller devant elle tête levée. Faites-la rougir d'un soupçon aussi odieux qu'injuste. Vous êtes, d'aujourd'hui, le chevalier d'honneur de Natalia !

André obéit ; mais il crut sentir le bras de la grande-duchesse frémir cette fois contre le sien...



CHAPITRE VII.

Arrika.

VII

Arrika.

Pendant que cette scène avait lieu, Arrika, vive et joyeuse, se dirigeait vers la serre du palais, avec un frémissement de cœur singulier.

— Viendra-t-il ? se demandait-elle, en regardant ses petits pieds humides encore de la

molle rosée des gazons ; ou bien m'aura-t-il oubliée déjà ? Il y a dans ces fêtes nocturnes tant de belles et nobles dames ! L'impératrice ne peut soupçonner ce rendez-vous. J'ai vu le moment où elle me consignait dans les appartements du palais, après la visite de cette vieille comtesse Minodora ! Mais l'air de la cour donne, dit-on, de l'esprit : je lui ai parlé de la dernière comédie qu'elle a fait jouer sous son nom à l'Hermitage. Son amour-propre d'auteur égale pour le moins son orgueil d'impératrice !... C'est égal, je ne me sens pas tranquille... Il me semble que le chevalier tarde bien !

En rêvant ainsi, la jeune demoiselle de Chiffre venait de pénétrer dans la grande serre du palais, où sa gracieuse image se vit bientôt

répétée par mille glaces... Les allées de ce jardin enchanté respiraient partout un luxe artificiel ; les plates-bandes étaient d'acajou ; les fleurs les plus rares laissaient tomber leurs corolles dans des corbeilles d'or et d'argent. Les portes, les sofas et les chaises même de cette salle étaient de verre colorié, le bassin du milieu épandait l'eau par une vasque d'agate et de porphyre. Dans le fond de la pièce, s'élevait un arbre en cuivre chargé de fleurs du même métal, et qui jetait également de minces filets de rosée par toutes ses feuilles... Nulle expression n'aurait pu rendre l'aimable suavité de ce lieu, véritable oasis, rempli d'orangers et d'oiseaux chantants de tous les pays. Au sein de ces étonnants bosquets, de ces roses, de ces cascades, on eût pu se croire dans quelque palais de fée. Les arbres des tropiques

s'y épanouissaient eux-mêmes en jets vigoureux, grâce à une chaleur factice, les lianes y balançaient une pluie tiède, odorante... Des rideaux de mousseline bordés d'or en faisaient une tente rafraîchie, l'été, par mille brises; l'hiver, inondée d'une lueur rose et divine. Arrika elle-même, bien qu'habituee aux magnificences de ce beau lieu, n'y posa le pied, cette fois, qu'avec respect.

C'était véritablement une jolie fille, une fleur qui n'eût déparé en rien celles de ce jardin d'hiver; elle avait pour elle cette fraîcheur veloutée qu'on a toujours à seize ans, une physionomie ouverte et rieuse, bien qu'un peu fière. Inspiré par les attraits splendides de ce boudoir, un poète eût comparé ses lèvres à

une grenade , et l'odeur de ses cheveux à un jasmin.

Elle était vêtue avec une charmante simplicité, — une robe blanche serrée par une ceinture lilas ; — un long voile l'enveloppait.

D'abord, elle regarda autour d'elle d'un air effaré , comme un jeune cygne qui étend son col au-dessus des herbes flottantes ; puis, quand elle se fut assurée qu'elle était bien seule, elle ouvrit un livre et se mit à le parcourir de son mieux. C'était un recueil de contes arabes qui l'eurent bientôt ennuyée... Elle eut recours alors à un jeu de jeune fille, lequel ne manque jamais en pareille occasion ; elle détacha une marguerite qu'elle se mit à effeuiller de ses jolis doigts. La dernière perle de ce

blanc collier n'était point encore tombée sur le sol, qu'un pas léger retentit dans l'allée sinueuse qui conduisait à la serre...

En même temps, Arrika réprima un cri léger de surprise ; elle avait devant elle le cavalier au nœud d'épaule.

Don Mello, en l'abordant, ne parut pas moins étonné que la jeune fille.

— Allons, — se dit-il bientôt, en se remettant, — l'impératrice n'aura pu venir au rendez-vous, elle m'envoie l'une de ses filles d'honneur ! C'est une compensation dont je dois lui savoir gré.

Don Mello prit son air le plus victorieux, et

s'approchant assez familièrement d'Arrika, il lui fit une déclaration à brûle-pourpoint.

— En vérité, dit-il, c'est trop de bonheur et d'orgueil pour un gentilhomme de Bragance, tel que moi, d'obtenir, en si peu de temps, mademoiselle, ce que le hasard m'a fait obtenir. Hier, l'impératrice a bien voulu m'honorer elle-même d'un présent royal ; aujourd'hui, elle me permet de causer ici avec une des plus jolies personnes de sa cour...

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Arrika. Connaissez-vous l'impératrice ?

— Depuis hier seulement ; — elle m'a remis elle-même ce nœud d'épaulè.

— Ce n'est pas elle , monsieur , détrompez-vous, répondit la jeune fille , en se levant avec trouble.

— Et qui donc était-ce ?

— Une personne, monsieur, qui , par malheur , s'est trompée , répondit-elle en baissant les yeux ; ce n'est pas à vous, mais à un autre que l'impératrice destinait cette broderie.

Don Mello affecta le plus grand étonnement. Puis, regardant Arrika , encore tout émue de sa méprise :

— Remettez-vous, dit-il, mademoiselle ; je commence à croire que le hasard est un dieu dont nous devons souvent bénir l'erreur; cette

fois, oh ! tenez, je vais lui rendre grâce...

— Comment cela ?

— Oui, certes ; je me sens, grâce à lui, plus heureux que je ne me croyais hier... Me voilà, vraiment, plus disposé à vous aimer que je ne l'eusse fait de l'impératrice !... Comment donc, continua don Mello, mais vous éclipez toutes nos beautés du Tage. Et puis... je ne sais pourquoi, les doux parfums de ce lieu, ces mille glaces, ces jets d'eau... tout vous plonge ici dans une extase contre laquelle les plus forts ont besoin de se défendre... Vous êtes du palais, cela se voit au premier coup-d'œil ; mais vous êtes bien jeune, mademoiselle, pour savoir encore ce qu'est la cour ! Ah ! si jamais mon expérience, mes conseils...

— Je vous remercie, monsieur, interrompit Arrika ; ce n'était pas vous que l'impératrice m'avait ordonné d'attendre dans ce lieu ; souffrez donc que je vous quitte...

— Me quitter ! non pas. Ah ! vous me devez des consolations , ne fût-ce que pour me dépouiller si vite de ce cadeau royal , à qui j'attachais, depuis hier, des pensées d'avenir et de fortune ! Ce ruban que je croyais devoir à Catherine...

— Eh bien ! oui, monsieur, c'est à moi que vous le devez... c'est moi qui ai fait la faute de vous le remettre... reprit la jeune fille, en arrêtant ses beaux yeux sur don Mello ; — mais vous êtes trop galant homme pour profiter

d'une erreur... ce ruban, vous me le rendrez, il appartient à un autre.

— Et peut-on savoir à qui ? demanda don Mello piqué au vif ; me soupçonneriez-vous, mademoiselle, de vouloir me parer des plumes du paon ! Ce ruban, le voici, mais à deux conditions : — la première, que vous me direz le nom du gentilhomme à qui Catherine le destinait ; la seconde, ajouta don Mello en baissant la voix, que vous m'accordiez un baiser pour cette restitution.

— En vérité, monsieur, répondit Arrika en souriant, vous mettez un prix terrible à vos services. N'importe, je souscris à la seconde partie du traité, encore est-ce en raison des fêtes de Pâques.

— Oui, dans ce temps-ci, les baisers ne comptent pas... reprit don Mello d'un air railleur et en saisissant la main de l'aimable enfant. Mais pourquoi me faire un mystère du nom de ce cavalier ?

— Parce que c'est l'ordre de l'impératrice, monsieur, et que je dois en tout obéir à l'impératrice.

— Va donc pour le baiser, reprit don Mello en arrachant lui-même le nœud impérial de son épaule. Mais prenez-y garde, mademoiselle, je vous sacrifie une fortune. En raisonnant juste, vous verrez que c'est bien peu qu'un baiser pour tout cela !

Don Mello avait approché ses lèvres de la

joue charmante d'Arrika, dont la main joyeuse chiffonnait déjà le nœud d'épaule destiné au chevalier.

Transporté par ce baiser, don Mello voulut en risquer un second ; mais elle le menaça de le punir à la première tentative... Cette menace ne fit qu'enflammer encore don Mello.

— Les Portugaises ont un poignard à la jarretière, pensa-t-il ; mais les demoiselles de Catherine doivent être plus humaines !

Il s'avança de nouveau, et ne tint pas compte de la défense d'Arrika. Détachant alors une feuille de latanier et la remplissant de l'eau du bassin, l'espiègle fille en inonda le visage du Portugais.

— Rien de meilleur contre l'incendie, monsieur, répartit la folle enfant ; j'en suis désolée pour vos broderies , mais vous étiez prévenu.

Don Mello sourit d'un air contraint , mais bien résolu à profiter de la première chance que lui offrirait le hasard. Arrika, rêveuse, avait soulevé l'un des rideaux de la serre, elle plongeait son regard dans l'une des allées frappant de temps à autre de son pied avec impatience le sol parsemé de plantes rares. Elle ne s'embarrassait guère , en vérité , de don Mello ni des fleurs de Catherine ; mais elle ne pouvait se pardonner sa méprise de la veille. Comment ferait-elle tenir ce nœud d'épaule au chevalier ? quand le verrait-elle ? en quel lieu ? Don Mello, pendant ce temps, admi-

rait la volière aux treillis d'or placée à l'une des extrémités de la serre.

Notre Lovelace s'était essuyé de son mieux avec son mouchoir ; il fit quelques pas vers Arrika , mais voyant que la jeune fille ne détournait pas la tête :

— Mademoiselle, reprit-il, je juge qu'il est temps de vous quitter. Aussi bien ai-je moi-même affaire en tout autre endroit qu'ici... près du bois de l'Ermitage... Un duel... rien que cela ! Encore, si c'était pour vous ! Mais je dois me battre avec un original qui m'a remis hier sa carte sur un quai... Un Français, ma foi, dont j'ai oublié le nom...

— Un Français, demanda vivement Arrika, un Français ?

— Mon Dieu, oui ; quelque'étourneau tombé de Versailles... Il vous en vient tous les jours... Attendez.... eh ! parbleu ! j'ai là sa carte , voyez !

— Le chevalier de Luz !

— C'est bien cela... oui, de Luz... Henri de Luz.

— Et c'est avec lui que vous devez vous battre ? demanda-t-elle alarmée.

— Oui vraiment ; façon de faire connaissance... Je ne l'ai vu qu'hier, très-imparfaitement... la nuit... et il faut que je le tue sur les quatre heures...

— Monsieur, monsieur, reprit Arrika, oh !
cela est impossible !

— Ces choses-là sont toujours possibles,
mademoiselle, croyez-le, répondit froidement
don Mello.

— Monsieur... qui que vous soyez.... pour
l'amour de moi, renoncez à ce duel... Trouvez
un moyen pour ne point aller à ce rendez-
vous.

— Un moyen ? y pensez-vous, quand l'hon-
neur est engagé ?

— A votre place, j'en trouverais mille. Et
d'abord, que vous a-t-il fait, ce pauvre jeune
homme ?

— Rien , absolument rien.... reprit don Mello. A la façon dont nous nous sommes entendus hier , je le tiens même pour brave.

— Oh ! pour brave, il l'est. N'en doutez pas, j'en suis sûre.

— Vous le connaissez donc ?

— Si je le connais ! Sans doute, monsieur. C'est à lui que revenait de droit ce ruban ; c'est lui que l'impératrice a voulu récompenser ; en un mot , c'est lui que j'aime !...

— Ah ! voilà qui me décide.

— A ne plus vous battre ?

— Au contraire, à le tuer !

— Parce que je l'aime ?

— Eh bien ! oui ; ça me fait du moins une raison.

— Monsieur, par pitié !...

— Un rival n'en mérite pas !... Ah ! ce chevalier ! il ignore sans doute à quelle lame il a affaire... Après tout, ce qui me console c'est que c'est un duel qui ne peut manquer de faire du bruit, reprit don Mello, en se frottant les mains. Vous voilà placée, mademoiselle, entre la France et le Portugal. Songez-y !

— Eh bien, monsieur, ce duel... ce duel n'aura pas lieu.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je préviendrai moi-même l'impératrice... Oh ! j'ai du pouvoir, allez ! j'irai trouver Catherine, et il faudra bien que vous renonciez à votre projet ! Je fais d'elle ce que je veux.

— Quelle femme est ceci ? pensa don Mello.
Dit-elle vrai ? Où diable me suis-je fourré ?

— Oui, poursuivit Arrika, je vais aller de ce pas... Mais quel est ce bruit ? Voyez donc, monsieur... Grand Dieu, s'écria-t-elle en soulevant le rideau, c'est l'impératrice ! Mon Dieu, me voilà perdue !

— Perdue, avez-vous dit ? Mais comment,

puisqu'e vous avez ici tant de pouvoir , puis-
qu'il vous suffit de lui parler !

— Encore une fois, monsieur, reprit Arrika
sérieusement effrayée, je vous dis que je suis
perdue !

— Et qu'y puis-je faire ? répondit alors don
Mello. Parbleu ! mademoiselle , on vous trou-
vera ici, avec moi, et voilà tout. Une jolie fille
et un cavalier qui n'est pas mal... Ce sera peut-
être pour nous deux un commencement de
fortune !

Et disant ainsi, don Mello se mirait com-
plaisamment à l'une des glaces de la serre.

— Détrompez-vous, monsieur ; il est de mon

devoir de vous apprendre les dangers que vous courez. Les lois de Catherine sont terribles pour tout étranger qui pénètre dans le palais; il y va de votre tête !...

— De ma tête ! ah ! diable ! en voici bien d'une autre, s'écria don Mello moins rassuré. Au fait, je crois que le plus sûr est de fuir... Mais par où ? il n'y a guère que ce fourré par lequel j'espère trouver une issue... et il est rempli d'épines...

— Vous m'avez entendue, monsieur, reprit Arrika, on vient ! L'impératrice achève de donner des ordres dans l'allée voisine...

— Au diable les nœuds d'épaule et les filles

d'honneur ! dit en se glissant dans le fourré le malheureux don Mello.

Arrika, malgré sa peur, ne put réprimer un sourire, en l'y voyant accroché dès son entrée par la basque de son frac.

La porte de la serre impériale s'ouvrit bientôt, et l'impératrice parut.

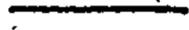
Arrika avait eu le temps de se cacher sous une des portières de cette immense salle... Elle respirait à peine, tant sa frayeur était grande...

Catherine s'assit. Bientôt un jeune homme entra.

Arrika reconnut le chevalier.



CHAPITRE VIII



Un chevalier.

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

VIII

Un chevalier.

Henri de Luz portait un frac bleu d'une coupe irréprochable ; il était poudré avec un soin merveilleux, et ressemblait assez à un pastel de Latour. C'était un fort joli cavalier, dont l'air ingénu, modeste, relevait admirablement les avantages. Les roués de Paris l'appelaient

en riant *une demoiselle*, et sa physionomie avait, à vrai dire, la naïveté de son âme.

Au rebours de ses maîtres en l'art de plaire, il s'était toujours imaginé qu'il fallait un mérite singulier pour toucher une femme, et ce peu de confiance en ses propres forces lui avait fait manquer plus d'une brillante occasion ; son cousin, le comte de Lauraguais, professeur émérite en ces sortes de matières, l'avait si souvent raillé de ce qu'il nommait ses airs d'emprunt, qu'il lui en était resté ce quelque chose d'indécis et d'embarrassé qui plait tant à l'expérience de certaines coquettes, parce qu'elles s'en promettent le plaisir d'une éducation.

L'impératrice ne le reconnut pas au grand

jour sans un trouble singulier... Il s'était agenouillé devant elle avec respect, et venait de lui baiser la main comme s'il se fût agi pour lui d'une présentation officielle. Catherine sourit, et lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle sur un divan.

Si le chevalier avait lu le *Sopha* de Crébillon, peut-être se fut-il trouvé alors moins gauche, mais à la seule idée de parler à Catherine en tête à tête, mille pensées confuses envahissaient son cerveau.

La veille, il ne l'avait vue qu'à la clarté des étoiles et à la lueur des feux de joie allumés sur toutes les places de Pétersbourg ; ce matin, il la trouva plus belle encore... Ce fut Cathe-

rine qui vint la première en aide à son embarras.

— Savez-vous que pour tenir une promesse bien imprudente, pour venir ici vous trouver, monsieur, il faut que votre dévouement m'ait bien touchée ? Que dirait-on, bon Dieu, si l'on savait que l'impératrice est en ce moment seule avec vous ? Il suffirait vraiment de l'étourderie ou de la malignité pour me perdre ! Une simple fille d'honneur par exemple, ou la première de mes dames qui viendrait ici respirer l'odeur des roses... Je sais bien qu'à son tour la coupable serait perdue ! ajouta Catherine en imprimant à ses sourcils noirs un pli menaçant. Mais rassurez-vous, il n'y a pas de danger. Comme votre main tremble : allons, je m'en veux, je vous ai fait peur !

Elle examina le chevalier avec un tendre intérêt.

— Me pardonneriez-vous d'abord d'être curieuse, lui demanda-t-elle; vous venez de France; le pays des aventures; puis-je savoir, monsieur, à quel incident la Russie doit votre préférence?

Le chevalier rougit et regarda par contenance le bout de ses pieds aussi minces que ceux d'une femme...

— Vous ne répondez pas?... ce n'est pas le ministre de notre police qui vous interroge. Voyons, je suis bonne, je vais vous aider un peu. N'y aurait-il pas dans cet exil volontaire quelque chagrin ou quelque dépit?... Un

amour malheureux peut-être... Si j'ai touché juste, prenez-moi pour confidente...

— Vous vous trompez, madame, répondit Henri de Luz...

— Cependant à cette cour il y a, convenez-en, des enchanteresses fort redoutables... Madame Dubarry, ou mesdames de Vintimille !... L'amour est, dit-on, la grande affaire de ceux qui n'en ont point ; vous avez dû, là-bas, être occupé de bonne heure... La mode exerce chez vous un empire très-étendu ! Vous deviez être jaloux de ce que vous entendiez dire, et honteux peut-être de n'avoir rien de pareil à raconter ? Je brûle de savoir vos premières campagnes, chevalier, oh ! vous pouvez parler franchement, je suis un peu colonel... Vous

ne m'avez pas vue en uniforme? Il faudra que je commande pour vous quelque revue...

— Vous me pardonnerez, madame, répondit le chevalier d'un ton modeste, de n'avoir rien à vous raconter de pareil, mais à cette cour, dont vous me parlez, et que je connais à peine, je n'ai tressailli en vérité qu'à un seul nom, et ce nom était le vôtre... La gloire de Catherine a été de bonne heure un culte pour moi, et il faut que le hasard soit quelquefois juste, car je n'ai jamais entendu citer un trait de votre majesté sans qu'il n'éveillât autour d'elle les plus ardentes sympathies. Croyez-le, madame, ajouta Henri, en s'enhardissant, il n'est pas donné à toutes les cours de posséder en leur sein une femme à la fois reine et poète, écrivant le même jour,

à Voltaire, en signant l'ordre de réduire la Turquie, consacrant son règne par des monuments utiles, et réformant la législation comme elle a favorisé le commerce ! J'arrive d'un pays où l'on a salué de bonne heure un pareil astre ; en parlant ainsi à votre majesté, je parle comme tout le monde. Les plus grands seigneurs de France m'envieraient seulement cette occasion, mais aussi, madame, est-ce au hasard non à mon mérite que je la dois !

Henri avait dit ces mots avec élan, aussi leur effet fut prompt sur l'impératrice. Bien qu'elle aimât peu la France, et que cette nation fût pour elle ce qu'étaient les Grecs pour Alexandre, toute flatterie ressuscitée de Grimm et de d'Alembert l'enchantait.

— Vous êtes courtisan, monsieur, dit-elle à Henri, pourquoi donc avoir quitté sitôt la cour?

— Pourquoi? répondit le chevalier, pourquoi?... parce que Versailles a été pour moi le premier et le plus triste des écueils. Oui, votre bonté m'encourage, madame, à faire ici un aveu que la prudence me force peut-être à retenir, vous avez devant vous l'exemple vivant d'une injustice... Tel que vous me voyez, madame, je suis banni, banni pour la plus folle et la plus perfide des accusations. Oui, une épigramme...

— Une épigramme! répéta Catherine en souriant, en vérité, contez-moi cela, chevalier!

— Encore, si j'étais l'auteur de ce crime en quatre vers ! dit Henri en soupirant.

— Elle n'est pas de vous ? voilà qui est curieux ! On aura fait de vous un éditeur responsable ! Le pauvre chevalier ! et contre qui ce chef-d'œuvre ? ajouta Catherine, emportée par sa malignité ordinaire.

— Contre la favorite, la Dubarry !

— La Dubarry ! voyons, ah ! voilà qui est parfait ?

— Vous connaissez les vers ?

— Nullement, allez toujours.

— Ils commencent ainsi : *A toi sultane dé-crépité...*

— Oui... je sais... je sais... poursuivit Catherine un peu troublée... un de mes seigneurs me l'a rapportée de France, elle est sanglante, vraiment !

— Je le crois, seulement je n'ai jamais su pourquoi mon cousin le comte de Lauraguais se faisait un malin plaisir de me la faire dire devant tout le monde.

— Vous êtes cousin de M. de Lauraguais ?

— C'est là mon malheur, autrement aurais-je appris cette maudite satire qui a fait ma perte ? Il venait chez lui la ville et la cour... il

m'a assuré tenir ces quatre vers-là d'un seigneur russe... Il a oublié seulement de me dire son nom...

— Et l'on vous a arrêté ?

— A l'hôtel de Polastron, à souper même où je récitais cette folie... Un garde du roi m'a demandé de le suivre, et je me suis vu confronté avec M. de Lauraguais chez la favorite.

— Mais là, que s'est-il passé ?

— Mon cousin, le plus grand roué qui soit au monde, s'est précipité aux genoux de la du Barry. — Madame, s'est-il écrié, que je vous remercie d'épargner la Bastille à ce jeune

imprudent, et de l'envoyer seulement, par pure bonté, hors du royaume de France ! Les voyages le formeront, n'en doutez pas ! Après m'avoir défendu de la sorte, il est parti, et moi, malgré mes protestations, je me suis vu reconduit le soir même sur la frontière !

— Mais voilà qui est indigne, chevalier, et depuis vous ne parvintes pas à découvrir l'auteur de cette maudite épigramme ? reprit Catherine en jouant l'air étonné.

— Nullement, mais je fus tenté plus d'une fois de remercier la du Barry...

— Comment cela ?

— Sans doute, ne venais-je pas d'être éclairé

par mon malheur ? Mon plus proche parent ne m'avait pas même protégé, je ne laissais en France que des cœurs faux, insensibles... Mes amis...

— De grâce, laissons vos amis, et parlons de vos maîtresses ? Ne s'en trouva-t-il pas au moins une qui s'intéressât pour vous, avec votre figure vous ne deviez pas manquer de sollicitéuses ?

— Il était écrit que je n'aimerais pas dans mon pays, répondit le chevalier. Je crois avoir découvert à sa majesté l'état de mon cœur, aucun amour ne devait m'occuper en France...

— Et ici ?

— Oh ! ici, c'est différent. A peine arrivé en Russie, j'avoue que j'eus plus de peine à me défendre.

— Vous en convéneez ?

— Pourquoi non ? Celle que mes regards avaient rencontrée effaçait par le seul pouvoir de sa beauté les plus adorables perfections que j'eusse vues, elle avait pour elle cette grâce aimable qui encourage. Pour l'aborder un instant, pour la contempler, pour lui parler, j'eusse bravé mille morts ! Par malheur, aussi, je découvris bientôt entre nous des barrières insurmontables. La cour a de bonne heure entouré sa vie d'un réseau que rien ne peut rom-

pre, ce serait folie à moi que de prétendre la fixer.

— Ah ! celle que vous aimez... est de la cour ?

— Hélas ! oui, et je n'aurais jamais cru que je maudirais ce palais qui la renferme ! La première fois, je l'ai vue passer par ces jardins, et je me suis dit : Que suis-je, après tout, pour elle ? Un malheureux qu'elle ne connaît pas ! A-t-elle seulement le temps d'aimer au milieu de cette cour si soumise à l'étiquette ? Un autre jour, elle passait en carrosse et les chevaux se sont emportés. Avec eux, si je l'ai bien senti, mon cœur a bondi par un élan inconnu. Je me suis précipité sous les roues de

cette voiture avec une rage presque insensée, j'espérais qu'on m'en retirerait broyé, mais le ciel m'a laissé vivre ! Ah ! madame, madame, excusez-moi de vous parler ainsi de cet amour impossible.

— Impossible, pourquoi ? reprit Catherine troublée, vous ne pouvez savoir à quel point un tel amour m'intéresse...

— Ah ! madame...

— Achevez, cet intérêt est tout simple. Ne m'avez-vous pas, à deux fois, donné des marques de votre dévouement, de votre zèle ? Hier encore, cette conspiration découverte par vous : c'est presque un secret d'Etat que vous m'avez

révélé, et pareil service exige une récompense.

— La mienne, madame, n'est-elle pas dans les paroles sorties des lèvres de ma souveraine, répondit Henri avec feu, quel don peut valoir pour moi cette entrevue qu'elle daigne m'accorder ?

— Vous êtes désintéressé, chevalier, vous ne ressemblez guère à ceux qui m'entourent ; c'est bien ! Mais ce que votre orgueil refuse, votre cœur ne saurait-il le demander ? Parlez, n'est-il donc rien, ajouta Catherine avec un sourire entraînant, que vous ne puissiez désirer ici ? entre nous... Nous sommes seuls, voyez !

Et de son regard rapide, scrutateur comme

la pensée, elle interrogeait l'âme de Henri; il y avait dans son attitude et son visage une fascination irrésistible.

— Il m'aime! pensait-elle, il m'aime! Et tout, jusqu'au frémissement de ses lèvres, trahissait l'émotion qu'avaient fait naître en elle les paroles du chevalier.

— Voyons, reprit-elle, quelle que soit votre demande, elle sera écoutée. Oh! ne craignez rien, je vous dois bien plus que vous ne pensez; j'ai de mon côté à réparer une injustice...

— Une injustice?

— Oui, certes... vous devriez me haïr, che-

valier, car je suis la cause involontaire de votre malheur... de votre bannissement.

— Vous ?

— Oui... cette épigramme... que vous me citez tout à l'heure... cette épigramme, que la méchanceté de vos ennemis n'a pas manqué de vous attribuer...

— Eh bien ?

— Eh bien ! elle était de moi... reprit Catherine en souriant. J'ai toujours haï le Choiseul et la du Barry ! Seulement, je ne me doutais guère que vous dussiez porter la peine de mes vers... Ainsi, vous le voyez, je vous dois une

réparation... Je n'ai plus le droit de rien vous refuser, monsieur, ah ! cela est grave, car je suis l'impératrice !

— Vous ne me devez rien, madame, répondit Henri transporté, s'il est un exil que je bénis, c'est celui qui me permet de vous approcher, de vous parler...

— De cet amour impossible ? vous avez raison, chevalier, c'est le seul digne d'une âme courageuse ! S'élever ainsi par une lutte résolue jusqu'à l'objet que tout vous défend d'aimer ; braver l'envie, les obstacles, la mort même pour le moindre de ses sourires ; chercher son image partout ; ne vivre que d'elle et se sacrifier ainsi en silence, surtout lorsque

l'on est jeune, brillant, plein de sève, et qu'on pourrait d'un mot tenir sa place au milieu des étoiles de cette cour, c'est là, je le sens, un rôle noble et généreux; c'est mépriser d'avance, pour l'amour, cette fortune, la seule reine de ce monde! Aussi, tout à l'heure... moi-même... en vous écoutant ai-je compris, chevalier, tout ce que ce rêve, si insensé qu'il parût, devait avoir de charme pour une imagination comme la vôtre... vous pouvez parler, oh! je vous excuse, c'est là, oui, c'est là un de ces sentiments passionnés dont le but absout le cœur imprudent qui les renferme... encore une fois, vous avez droit à mon indulgence; refuserez-vous maintenant de me dire le nom de celle que vous aimez?

Rien n'aurait pu rendre l'expression de Ca-

therine en prononçant ces paroles. Ses grands cils, abaissés sur le jeune homme, voilaient presque son regard, son sein était oppressé.

— Vous hésitez? lui demanda-t-elle, quoi! vous hésitez, Henri, à me dire ce nom que j'ai peut-être deviné?

— Ce nom, je le sens, madame, je n'oserais le dire à l'impératrice...

— Mais à Catherine?

— Madame, je craindrais...

— Parlez.

— Eh bien! madame, ce nom est celui

d'Arrika, l'une de vos demoiselles de Chiffre. Ne vous en prenez qu'à vos bontés d'un aveu que j'espérais renfermer longtemps dans mon sein ; mais je l'aime, oh ! oui, je l'aime !

— Arrika ! murmura Catherine, pâle de colère et de surprise.

— En m'accordant sa main, poursuivit le chevalier, vous complerez tous mes vœux. Vous m'avez promis votre royale protection, permettez que je l'implore !

— Arrika ! reprit l'impératrice c'est elle que vous aimez !

— En vous devant mon bonheur, madame,

je contracterai envers vous une dette nouvelle,
reprit le chevalier, croyez que mon éternelle
reconnaissance...

— Arrika! Arrika! répéta Catherine, c'était
pour elle que vous exposiez vos jours, mon-
sieur... Oh! oui, je me souviens... lorsque
mes chevaux se sont emportés... elle a poussé
un cri en vous regardant, un cri de douleur,
d'angoisse... Et, tenez... je ne me trompe pas...
un gémissement pareil vient de se faire jour
ici... de ce côté... oh! oui, quelqu'un nous
écoute!

Un bruit faible, étouffé avait retenti, en effet,
sous la tapisserie... Catherine l'écarta violem-
ment.

— Arrika ! dit-elle à part, en voyant la jeune fille évanouie... Ah ! malheur à l'imprudente !

Le chevalier, hors de lui, venait de relever Arrika et de la placer sur l'un des divans. L'eau vivifiante du bassin qu'Henri de Luz répandit sur son beau front lui fit un instant rouvrir les yeux ; puis elle retomba sans forces. Debout, immobile, Catherine la regardait.

— Chevalier, dit l'impératrice à Henri, je vous ai promis d'accorder ce que vous demanderiez à notre royale personne. Avant six jours, je signerai au bal de Péteroff le contrat qui vous unit à cette jeune fille. Adieu ! n'oubliez pas je vous invite, chevalier !

Elle sortit, en proie à ce délire violent qui

faisait pâlir jusqu'à Grégoire Orloff, les lèvres et les mains agitées d'un tremblement convulsif.

.

En tournant le coin d'une allée, elle se trouva devant le grand-duc André et Stefanoff.

Tous deux se tenaient familièrement sous le bras et échangeaient entre eux quelques paroles à voix basse.

A l'aspect d'André, la rougeur qui couvrait le visage de Catherine fit place à une mortelle pâleur. L'impératrice crut voir peut-être le fantôme de Grégoire Stefanoff...

— C'est mon capitaine des gardes que je

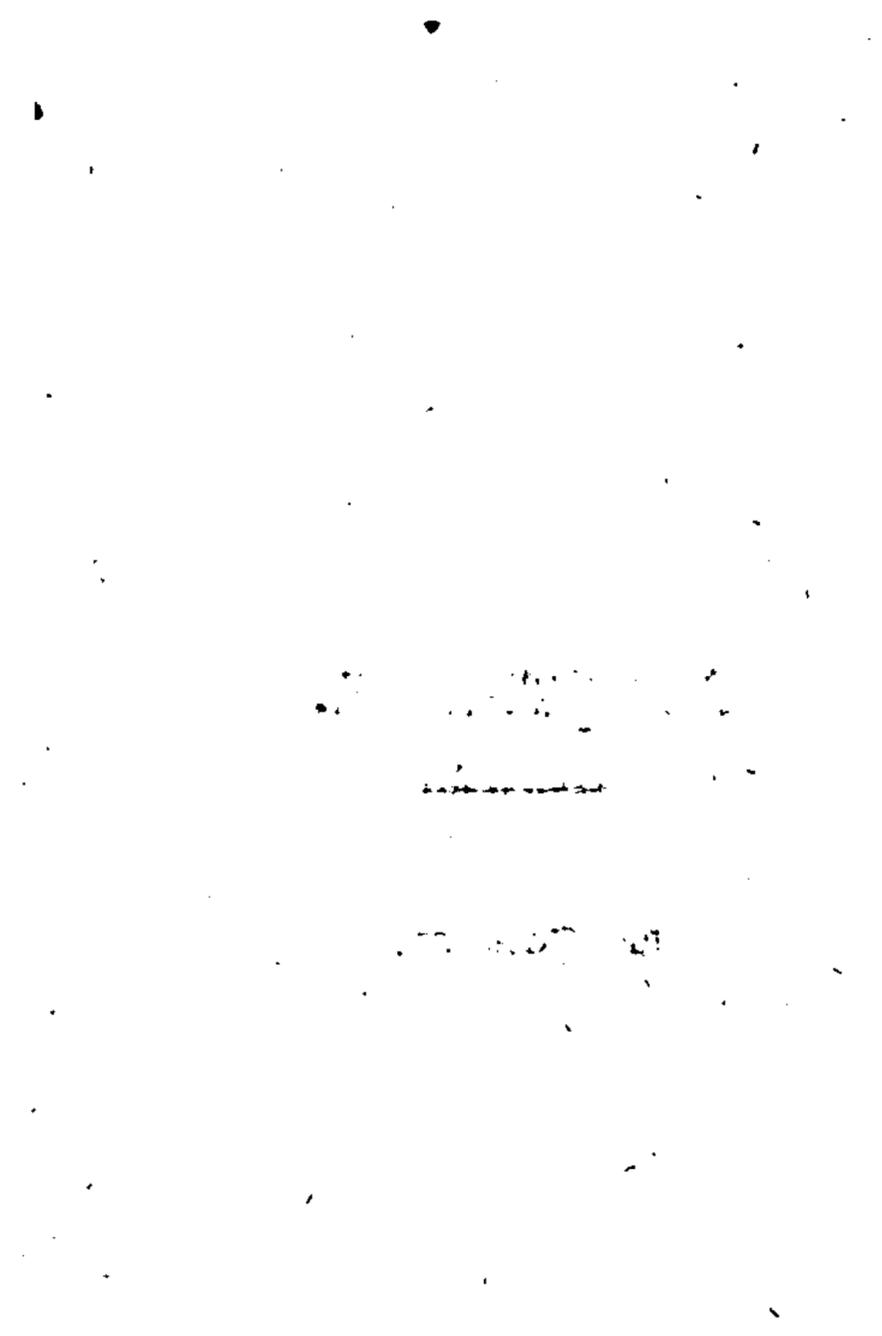
vous présente, ma mère... dit Paul d'un ton ferme en abordant Catherine.

L'impératrice jeta à son fils un coup-d'œil terrible, profond... André avait tressailli, mais il se contint. Catherine l'observa quelques secondes, puis reporta bientôt ses regards vers la serre où elle avait laissé Arrika...

— Je me vengerai des deux ! murmura-t-elle en regagnant ses appartements ; oh ! oui, je me vengerai !

CHAPITRE IX.

Le Coffret.



IX

Le Concret.

Minuit venait de sonner, et le tourbillon nocturne promenait encore sa ronde folâtre dans Pétersbourg... Après huit semaines de jeûne et d'abstinence, le peuple moscovite oubliait ses macérations passées... Ce nouveau carnaval avait porté en tout lieu la joie et

l'ivresse, les tavernes regorgeaient. Il était difficile de se faire une idée d'un pareil tumulte. Ce n'était partout que bateleurs sifflant ou jouant de quelque instrument, des jeunes filles chantant ou dansant autour d'arbres chargés de rubans et de guirlandes, des magiciens de carrefour osant annoncer l'avenir, et par-dessus tout, un carillon de cloches comparable à celui de la fête de Saint-Alexandre Newski.

L'illumination des rues et des places épan-
dait sur toute la ville ses gigantesques clartés ;
on eût cru que la cité des czars était en feu.

Deux hommes cependant venaient de se
glisser discrètement dans l'une des rues plus

sombres avoisinant la taverne de Saint-Nicolas, dont l'image suspendue à une poutre se balançait entourée d'un assez pauvre luminaire.

Les fenêtres de la taverne laissaient filtrer à cette heure de maigres rayons au dehors, et les valets eux-mêmes en fermaient déjà tous les auvents.

— Maître Isaac est malade, avaient-ils dit aux buveurs et aux curieux ; le docteur Almann le quitte !

Et les pratiques de maître Isaac s'étaient dispersées, priant saint Nicolas de veiller lui-même sur les jours du digne hôtelier, dont

l'eau-de-vie était si bonne et la fille si jolie.

Sur le porche de la taverne, — endroit obscur, renfoncé, — une ombre noire se tenait collée en ce moment; les deux hommes l'abordèrent.

— Eh bien ! docteur, avez-vous rempli mes intentions ? dit le plus grand, — quelles nouvelles ?

— Isaac se croit plus malade qu'il n'est, et il dort ; Irma, sa fille, m'a donné cette clef.

— La clef de son cabinet ?

— De ce qu'il nomme ainsi, du moins. Les

parois en sont nues ; mais il y a cependant un côté qu'il a regardé avant de s'endormir avec une visible inquiétude. J'y ai fait une croix avec mon scalpel. Vous la verrez.

— Vous pensez donc que cet homme avait les secrets de Zadowski, et peut-être celui-là ?..

— J'en suis sûr , dit le docteur. Le vieil Isaac a servi les Zadowski de père en fils ; espion ou valet de celui-ci, il a hérité assez de lui pour acheter la taverne de Saint-Nicolas, l'auberge de la poste. Ce n'est pas pour rien qu'il a dans sa salle un portrait de Catherine.

— Ainsi, vous pensez que nous sommes, cette fois, sur la voie d'une découverte? —

— Oui et non ; mais aux maux désespérés les grands remèdes. C'est mon axiome, reprit le docteur.

Ils allaient se séparer, quand Almann sentit une larme brûlante tomber sur sa main.

— Docteur, dit André, ce que je vais tenter ici décidera peut-être du sort de toute ma vie !

Puis, le prenant à l'écart :

— Il peut se faire, ajouta-t-il, que je ne vous revoie pas, ni vous, ni une autre personne pour laquelle je donnerais mon existence...

— Plus bas, malheureux ! plus bas, reprit

le docteur Almann. Si le grand-duc venait à savoir...

— C'est un amour, docteur, qui est né, qui doit mourir dans un jour. Si vous ne me retrouvez pas ici... dans une heure... dites-lui que l'honneur m'eût toujours été plus cher que la vie... Paul est mon ami, mon frère... Je n'eusse pu aimer Natalia sans honte ni remords... oh ! non ! En cas de mort seulement, vous lui direz cela, n'est-ce pas, mon bon Almann ?

Le docteur promet, et serrant la main d'André :

— A l'œuvre, lui dit-il, et songez maintenant à votre père !

Les deux amis soulevèrent alors le marteau de la porte complaisamment ouverte par Irma. Quelques lueurs vagues s'épandaient dans la salle basse ; ils montèrent bientôt à l'étage supérieur... pendant qu'Almann faisait le guet dans la ruelle.

Une ombre légère passa en ce moment auprès d'eux dans le vaste corridor.

— Irma ! murmura la voix d'André.

C'était bien Irma, Irma, la fille d'Isaac, mais si pâle, si débile, qu'on l'eût prise pour un fantôme. Elle était pourtant vêtue d'un charmant habit de fête.

— Monseigneur, dit-elle à Paul, qu'elle

n'eût pas de peine à reconnaître, je vous ai obéi, parce que vous êtes souverain ; jurez-moi de vous souvenir un jour de ce que j'ai fait pour vous ! Entre vos mains, j'en suis sûre, l'honneur et la vie de mon père ne courent cette nuit aucun danger. Je rejoins en ce moment quelques compagnes à l'église de Kasan ; éveillez doucement le vieillard et entretenez-vous avec lui de ce qu'il vous importe de savoir. Adieu.

Et elle disparut comme un blanc rayon au milieu de ces ténèbres.

Le cœur de Paul commençait à battre violemment... Il connaissait à peine maître Isaac, mais le docteur Almann lui avait parlé du vieillard comme d'un homme résolu. Zadowski

l'avait employé dans des missions sourdes, périlleuses...

Résolu à ne point communiquer ses craintes à André, il s'avança et poussa le premier la porte de la chambre où reposait Isaac.

Une lampe aux jets avars éclairait ce lieu de teintes mornes, inégales... Paul et André distinguèrent pourtant un lit dont les rideaux étaient soulevés.

Etablie au fond d'une vaste alcôve dont la tapisserie déguisait mal une petite porte de sortie, cette couchette du paysan slave était couverte de peaux de boucs et de moutons; c'était là que le vieillard reposait.

Une madone grecque, chaudement colorée de bistre, dardait, au-dessus de sa tête, le cercle argenté de ses rayons, à côté d'un long sabre turc. La barbe épaisse et blanche d'Isaac tombait à longs flots sur sa poitrine, sa bouche entr'ouverte laissait échapper des mots confus...

— Il rêve, reprit André.

Paul s'était assis, il examinait avec une minutieuse attention chaque détail de la chambre.....

Elle était remplie de brocs de toute grandeur, d'armes jadis belles, mais couvertes à cette heure d'une rouille poudreuse, il y avait

aussi des mors et des harnais suspendus à la muraille ; en un mot, tout l'attirail d'un hôtelier et d'un maître de poste, car maître Isaac cumulait ces deux emplois.

Du reste, aucun meuble, aucun secrétaire, aucune armoire de chêne... Il semblait vraiment que le vicillard se fût défié de ses propres domestiques...

Tout d'un coup André tressaillit ; il venait d'apercevoir à la muraille nue la croix signalée par le docteur ; celle qu'Almann, en visitant Isaac une heure avant, avait entaillée de son scalpel...

— Monseigneur, dit-il à Paul, voilà un

problème qui me regarde. Impossible qu'Isaac ne cache pas ici quelques papiers... Mon poignard rencontre une boiserie... voyez !

— André fit voler sous sa lame un éclat de la pierre ; à ce premier fragment en succéda un second ; et, au bout de quelques minutes d'attente pleines d'angoisse, tous deux purent voir alors un coffret de cèdre, que le ciment avait recouvert.

C'était un étui de simple apparence, sur lequel on lisait seulement ces mots : *Ouvrage de Rentgen, Allemand de Neuwied.*

— Que veut dire ceci ? demanda Paul, en s'approchant du coffret.

— Monseigneur, reprit André, j'ai entendu parler, dans ma jeunesse, d'un secrétaire qu'Élisabeth payait, à je ne sais quel ouvrier, vingt-cinq mille roubles; c'était un meuble destiné à une correspondance d'État. Ensevelie dans ces tiroirs, elle devait y reposer pour toujours... Dans le cas où l'impératrice eût éprouvé le besoin de la consulter, un condamné aux mines devait seul l'ouvrir; ce cofret donnait la mort. En doit-il être ainsi de cette cassette?... Je ne sais; mais je dois, je veux rester seul dans cette chambre... Vous avez fait assez pour moi, monseigneur, en me conduisant ici; partez, maintenant, ou tenez-vous à l'écart! Partez, j'accomplirai seul ma tâche!

En disant ainsi, André venait d'introduire

dans le coffret la lame aiguë et pliante de son poignard...

— Ne m'avez-vous pas entendu, dit-il au grand-duc ; fuyez, monseigneur, fuyez !

Un cri sonore, éclatant, troubla, en ce moment, les échos de ces ténèbres ; on eût dit vraiment d'une voix humaine gémissant dans les sombres profondeurs de son cachot...

Le coffret était brisé...

Il venait de donner passage à une foule de papiers qu'André et Paul s'apprêtaient à envahir, quand un gémissement profond retentit au fond de l'alcôve.

André et le grand-duc virent en même temps le vieillard ouvrant des yeux égarés, immobile et pâle sur son séant.

— Pitié ! cria-t-il, pitié ! que me voulez-vous ? qu'y a-t-il ?...

Et en même temps ses doigts crispés désignaient le coffret dont le son venait de l'avertir...

— Au secours ! au secours ! murmura-t-il d'une voix entrecoupée par la peur.

— Sur ta tête, vieillard, pas un mot ! répliqua Paul. Laisse-nous agir, il ne te sera rien fait !

Mais Isaac avait sauté de son lit par un bond vigoureux ; sa main décharnée, osseuse, avait saisi convulsivement le cimenterre-turc...

Il porta un coup terrible à Paul ; mais André avait détourné son bras par un mouvement robuste.

— Misérable ! dit-il, vous alliez frapper le grand-duc !

A ce cri, le sabre tomba des mains d'Isaac...

— Monseigneur, balbutia-t-il en s'agenouillant, ayez pitié de moi... de ma fille!... Oh ! je ne suis point coupable!...

En disant ces mots, le vieillard retomba à moitié évanoui sur le parquet... Quand il rouvrit les yeux, André et Paul fouillaient les papiers du coffret, en laissant échapper des signes de désappointement... Cette correspondance de Zadowski était en chiffres...

A peine André avait-il posé sa main sur elle, qu'il l'en avait retirée presque brûlante... Il touchait donc, enfin, au moment où allait découvrir ce secret de mort !

Un cri rauque, strident, s'échappa, à la vue des chiffres, de sa poitrine.

— Je ne saurai rien ! poursuivit-il, correspondance d'espion !

— Isaac sait tout, il doit tout savoir, reprit Paul, en proie, comme André, à une agitation fiévreuse.

Isaac se traîna sur ses genoux et baisa la robe de Paul, en protestant qu'il ne savait rien.

— Isaac, reprit le grand-duc, songe bien que tu es maintenant en notre puissance... Cet homme, qui est devant toi, c'est le fils de Grégoire Stefanoff...

— Grégoire Stefanoff!... son fils!... murmura le vieillard, comme s'il fût sorti d'un rêve...

— Tu connaissais Zadowski?...

— C'est vrai... mon... seigneur... mais je jure ici par tous les saints...

— Prends garde, Isaac, ne blasphème pas; tu as dû savoir de Zadowski dans quelle prison d'État Catherine avait fait enfermer Grégoire Stefanoff! réponds!

Isaac garda le silence.

— Sais-tu, reprit Paul irrité de la résistance du vieillard, que nous pouvons faire ici de toi ce que nous voulons? Irma, ta fille, est à l'église de Kasan, et l'impératrice est au palais... réfléchis. Le comte André Stefanoff est décidé,

par tous les moyens, à savoir de toi la vérité !..
parle, ou meurs !

— Oui, parle ou meurs, Isaac, répéta André Stefanoff.

— Il ne parlera pas ! s'écria soudain une voix qui glaça le sang au cœur de Paul, Isaac, j'arrive à temps !

— Ma mère ! dit le grand-duc en reculant d'épouvante.

— L'impératrice ? fit André en s'avancant d'un pas vers Catherine.

Il avait saisi sous son cafetan le manche de

son poignard, l'impératrice ne vit pas ce mouvement.

Qui l'eût contemplée en ce moment, l'eût trouvée digne de commander à ce peuple de serfs et de nobles... Elle était vêtue d'une longue robe noire, assez pareille à celles que les dogaresse de Venise revêtaient pour se promener la nuit sur les gondoles dorées de l'Adriatique, elle tenait en main un masque de velours dont les fils étaient brisés par l'impatience ou la colère.

— Isaac, reprit-elle après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur Paul, Isaac, ils te menacent en vain !

— Cet homme parlera, reprit le grand duc,

— ou vous parlerez pour lui, reprit Paul, nous attendons !

Il avait dit ces mots avec une telle résolution que Catherine, elle-même, ne put réprimer un geste de surprise.

— Commandez-vous ici, mon fils lorsque je commande ? demanda-t-elle à Paul étonné de sa propre audace.

— Oui, répondit-il, j'ai d'aujourd'hui, ma mère, le droit d'ordonner. Ce vieillard me doit compte d'un acte odieux, inique. Et il parlera, poursuivit Paul, autrement cette Vierge qui est à son lit descendra elle-même pour le punir ; autrement Irma, sa fille bien-aimée...

— Ma fille... Irma... s'écria le vieillard, rempli d'épouvante, oh ! pitié, monseigneur, oh ! qu'il ne lui soit rien fait...

— Parle alors, je te le commande, je suis ton prince !

— Tais-toi, Isaac, je suis ton impératrice !

— Tu es déjà près de la mort, vieillard ; fais-nous cet aveu tardif, et les anges te reçoivent !

— Et l'enfer t'attend, si tu n'obéis pas à Catherine, qui a un si grand culte pour les images !

— Isaac, ton silence deviendra pour toi la mort!

— Il assure la vie de ta fille... je la doterai... oui... compte sur moi, répartit l'impératrice.

Épuisé par cette lutte, le vieillard commençait à sentir un voile sur sa vue... Tout d'un coup ses lèvres se fermèrent, et il poussa un cri faible...

→ Il ne dira rien, murmura Catherine à demi penchée sur lui...

— Regardez-le, Paul, ajouta-t-elle en se

— tournant vers son fils, regardez-le, je triom-
phe ! Cette scène a brisé ce qui lui restait de
forces !

— Il en conserve assez, madame, pour me
dire un nom... un nom que je payerais, voyez-
vous, de toute ma vie !

— Cet homme m'appartient, reprit Cathe-
rine, en s'attachant au corps palpitant d'Isaac ;
arrière, mon fils, arrière !

— La Vierge sanglante fera pour nous un
prodige ! s'écria André, en présentant au vieil-
lard l'image qu'il tira de sa poitrine...

— En même temps Paul venait d'écarter

Catherine par un mouvement ferme et rapide...

— Laissez-moi, mon Dieu... laissez-moi... dit d'une voix mourante Isaac, où donc est ma fille?... Irma... ma chère, ma pieuse enfant?..

— Où est le père de Stefanoff? tu dois le savoir, Isaac...

— Gré...goire...Ste...fa...noffle fa...vori... il est... il est... à la forteresse de là-bas... dit le vieillard... à...

Catherine fit un bond de tigresse et s'élança...

— A Orenbourg... oui... poursuivit maître Isaac dont la tête appesantie retomba...

La main de Catherine n'arriva pas à temps pour étouffer au passage ce dernier mot :
Orenbourg !

.....

Un silence glacé succédait à cette scène. Ivre de bonheur, d'espoir, André s'était jeté à genoux sur le parquet, il remerciait le ciel.

— A cheval ! s'écria Paul.

— Monseigneur, reprit André, vous êtes mon ami... mon frère... oh ! je vous reconnais, vous êtes le digne fils de Pierre III ! Ce

n'est pas vous qui eussiez signé cet ordre impie, c'est vous qui m'aidez à sauver un pauvre vieillard !

— Orembourg... Orembourg... répétait André en proie au délire et à la fièvre.

— Oui, cours vers cette forteresse d'Orembourg, murmura Catherine, cours, André, tu arriveras trop tard !

— Trop tard ! avez-vous dit, reprit Paul, ah ! je vous comprends, ma mère !.. vous aviez surveillé toutes nos démarches ; qui sait si l'un de vos bourreaux obscurs n'est pas là, tout prêt à partir sur un signe de vous pour la pri-

son où est enfermé Stefanoff? A Catherine l'assassinat....

— Mon fils !..

— Je ne suis plus votre fils... trop de crimes nous séparent... Plus de sang entre nous deux, je suis l'homme dont vous avez fait étrangler le père !..

— Taisez-vous, taisez-vous, reprit Catherine d'une voix défaillante, Paul... mon fils... oh! vous me faites peur, par pitié...

— Pitié, madame, pitié; en avez-vous eu pour mon père et pour le sien? demanda Paul

en montrant André. En avez-vous eu pour Natalia, colonniée lâchement par vous, par vous l'ennemie de toute vertu, le représentant de tous les crimes ? Ah ! le masque tombe ; enfin je vous vois à nu. Oui, vous vouliez faire de moi un enfant lâche et soumis, le jouet de vos volontés, l'esclave d'Orloff lui-même ! Mais je me réveille, je renais à la voix de Dieu et de la justice, je suis Paul, Paul l'empereur ! Je ne vous connais plus, Madame, ou plutôt je réclame de vous à dater de cette heure mes droits violés, méconnus. Qui êtes-vous donc pour commander ici, vous qui vous glissez la nuit comme une ombre furtive chez le valet de Zadowski ? Où est votre sceptre ; votre couronne ; votre armée ? Savez-vous bien, Madame, que vous êtes à ma merci ? Savez-vous que si je voulais me venger ?...

— Vous venger ! reprit Catherine avec un sourire dédaigneux ; oh ! pour cela, Paul, il faudrait que vous fussiez puissant, il faudrait...

Rien qu'avec ceci, continua Catherine en montrant l'anneau impérial qu'elle portait au doigt

— rien que par cette bague jetée par cette fenêtre... tout mon peuple accourrait venger sa souveraine à vos propres yeux...

— Cette bague, répondit Paul, exalté par son courroux, cette bague... ma mère... vous me la donnerez... oh ! oui...

— Jamais !

— Vous me la donnerez pour sauver Grégoire Stefanoff... vous me la donnerez !

— Jamais ! jamais ! vous dis-je.

— Eh bien ! moi, je m'en empare ! André, cours avec cet anneau impérial forcer les portes

de la prison de ton père... détache un des chevaux de maître Isaac ; va, pars !

— Et moi, Madame, ajouta Paul après avoir arraché des doigts tremblants de sa mère l'anneau que celle-ci s'obstinait en vain à défendre, je défie maintenant tous vos espions d'arriver avant André jusqu'aux portes d'Orrembourg !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP.	I.	La Taverne.	3
	II.	Trois baisers.	45
	III.	Les Reines de la nuit.	99
	IV.	Hyène et Colombe.	134
	V.	Le Kiosque bleu.	159
	VI.	Une Conspiration.	191
	VII.	Arrika.	219
	VIII.	Un Chevalier.	245
	IX.	Le Coffret.	275